MARCEL MARTINET

LA NUIT

6 dessins de Gaston Pastié

Editions "CLARTÉ" Paris
16, rue Jacques-Callot
1922

Copyright by Éditions « Clarté »
16, rue Jacques-Callot, Paris, 1922.

LA NUIT

DU MÊME AUTEUR :

Le Jeune Homme et la Vie, poèmes, *épuisé*.

Les Temps maudits, poèmes. Ollendorff.

La Maison à l'abri, roman. Ollendorff.

Pages choisies de Romain Rolland, avec une introduction et des notices. Deux volumes. Ollendorff.

Pour la Russie, brochure. Librairie du Travail.

MARCEL MARTINET

LA NUIT

Pièce en cinq actes

: : : Six Dessins : : :

de GASTON PASTRÉ

ÉDITION CLARTÉ
16, Rue Jacques-Callot, 16
PARIS (6e)
— 1921 —

Il a été tiré de cet ouvrage
6 exemplaires sur japon hors commerce

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN DE SAINT-PRIX

QUI MOURUT LUI AUSSI

DU CRIME DES HOMMES

M. M.

18 Février 1919

PERSONNAGES

MARIETTE, paysanne, 70 ans.

ANNE-MARIE, sa bru.

LOUISON, fils d'Anne-Marie, 12 ans.

LEDRUX
FAVROLLES } soldats.
GOUTAUDIER

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE, 70 ans.

BORDIER-DUPATOY, représentant du peuple.

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE.

GÉNÉRAL DAMFRANCHY.

UN ATTACHÉ.

LE PÈRE TOINE, paysan.

M. PIERRE, maître d'école.

LE CURÉ BAYON.

PAYSANS et PAYSANNES.

SOLDATS.

PREMIER ACTE

La salle d'habitation d'une ferme.

A gauche pour le spectateur, une cheminée, à manteau de pierre enfumée, où brûlent des sarments et des pommes de pin. Devant la cheminée, un petit poêle.

Dans l'angle de gauche, un évier.

Au fond, deux lits de bois à côté l'un de l'autre.

Au milieu de la pièce, une grande table de sapin, avec deux bancs. Sur la table est posée une lanterne allumée qui, seule avec le feu de la cheminée, éclaire pauvrement la scène.

Dans l'angle de droite, un escalier apparent mène au grenier.

Pas de fenêtre. Le jour arrive par la porte, à droite. Une des vitres de la porte est brisée et parfois le vent chasse jusque dans la pièce les flocons de neige.

Au lever du rideau, Mariette, assise dans un fauteuil de paille devant la cheminée, les lunettes sur le nez, reprise des bas.

Sa bru lave la vaisselle.

Le petit, assis sur la première marche de l'escalier, mange une tartine de pain avec du lard froid.

MARIETTE (*assez corpulente ; elle porte lourdement son âge, mais les traits sont vigoureux et encore jeunes.*)

A-t-on pu donner quelque chose aux bêtes, ce soir ?

ANNE-MARIE (*petite, maigriote, l'air effacé et souffreteux ; des yeux sourianls et tristes.*)

Il n'y a plus de fourrage.
Elles mangent de la feuille, mais ce n'est pas ce qui leur tient au corps.
Et déjà, celle dont le veau est mort,
Déjà elle détourne la tête quand j'apporte sa part
Et elle ne s'arrête pas de pleurer son petit.
Ce tourteau que je gardais pour les veaux est fini
Et ils n'ont plus que le lait de ces misérables bêtes efflanquées.

(*Un silence. La vieille a continué son ravaudage sans répondre.*)

LOUISON

Je ne sais plus comment on va faire avec la truie.
Dans le haut du Pré-aux-Prêtres, derrière la haie,
Il restait un bout d'endroit un peu abrité
Où elle trouvait encore un brin d'herbe sous la neige.
Mais avec cette tempête !
Même si on pouvait la sortir, qu'est-ce qu'elle ramasserait ?
Et ses quatre derniers gorets, on ne les conservera pas longtemps.
Ni elle non plus ;
Ce matin ses tétines étaient pleines de sang
Et elle aussi les mord de douleur quand ils veulent téter.

(*Un silence.*)

Vaudrait mieux les tuer. Et elle aussi.
Et il ne reste pas non plus de cette méchante fougère
Dont nous faisions des litières pour l'étable.

MARIETTE

Tais-toi... Est-ce que vous n'avez rien entendu ?
Est-ce que ça ne recommence pas ?

ANNE-MARIE et LOUISON

Non.

ANNE-MARIE

C'est le vent, grand'mère. Il souffle avec une grande violence
Dans les solives des toits effondrés et dans les cheminées brisées,
Et il fait s'écrouler aussi des monceaux de neige
Qui sont terribles comme on dit les avalanches dans les montagnes.

MARIETTE (*elle rit bizarrement.*)

Terribles ?... Le vent, la neige, le temps, les choses ? Terribles ?

ANNE-MARIE (*souriant aussi, du même sourire.*)

C'est vrai. On ne sait plus. On ne se souvient plus.
Et l'on dit les mêmes mots qu'autrefois. Déjà.

On frappe à la porte. Et UNE VOIX *au dehors :*

On peut entrer ?

(*Entre un vieil homme à barbe blanche, tout couvert de neige. Il porte un falot, qu'il souffle et pose auprès de la porte. Personne ne se lève pour le saluer. Il va s'asseoir sur un des bancs et parle d'une voix cassée et traînante*).

LE VIEIL HOMME

Bonsoir, Mariette. Bonsoir, la compagnie.

MARIETTE

Bonsoir, mon père Toine. Est-ce que tu sais quelque nouvelle?

LE PÈRE TOINE

Avec cette tempête, et avec nos chemins ravagés,
Deux fois je suis tombé, et il me semblait que je ne reconnaissais plus la route.
Pourtant votre pauvre lanterne n'est pas invisible, heureusement;
Et j'ai continué à monter vers ta maison, Mariette,
Comme si j'avais suivi une étoile du ciel.

MARIETTE

Est-ce que tu sais quelque nouvelle?

LE PÈRE TOINE

Je ne sais rien.
Il n'y a que ce silence depuis trois jours,
Ce terrible silence.

UNE FEMME (*portant dans ses bras un petit enfant emmitouflé de loques. Elle est entrée comme le père Toine. Tout le long de l'acte, des paysans, hommes, femmes, enfants, vieillards, arriveront ainsi, avec le même air et les mêmes gestes.*)

Oui, un terrible silence.
Après cet effroyable fracas des canons
Et de leurs mitrailleuses et de leurs bombes
Et de toutes leurs machineries d'enfer
Ce silence.
Et qui tombe, on dirait, dans cet autre silence
Extraordinaire de la neige tombée,
De la neige qui tombe.
Ce silence-là
Je crois que j'en ai peur plus que de leur bruit horrible.

MARIETTE

Oui, ce silence.
Mon vieux, mon homme, mon vieux compagnon,
Dans la fosse

Que nos mains mortes de froid ont creusée pour toi,
Sous la neige, dans la terre gelée et dure comme la roche,
Mon vieux compagnon tué par cette chose,
Oui, dans ta fosse,
Est-ce que le silence de ta fosse est aussi terrible
Que ce silence qui pèse sur les derniers vivants ?

LE PÈRE TOINE

Ceux des hauts, ceux des bois,
Si cette nuit, sous la tempête et dans la neige,
S'ils peuvent venir vers ta maison, Mariette,
Peut-être apporteront-ils quelque nouvelle ?

UN HOMME

Nous ne savons rien non plus.
Partout c'est le silence. Partout depuis trois jours tout s'est tu.
Il y en a chez nous
Qui se sentent écrasés par la peur qui rend fou,
Et ils n'essaient plus de se nourrir, et ils disent :
Est-ce qu'il n'y a plus de soldats ? Est-ce qu'ils se sont tous tués ?

PLUSIEURS

Nous non plus — depuis trois jours,
— Personne
N'a plus vu de soldats.

UNE JEUNE FILLE

Il n'y a plus que les cadavres
De ceux qui furent tués les derniers jours.
Ils sont couchés jaunes et sanglants sur la neige
Et les bandes des corbeaux
Descendent en croassant sur eux,
Et ils picorent comme des cerises mûres leurs yeux et leurs lèvres.

PLUSIEURS

Il y a aussi des troupes de loups qui sont sortis et qui rôdent
— Et qui dépècent et qui mangent ces jeunes hommes morts.

UNE FEMME (*Elle vient d'entrer, la dernière. Elle n'a pas refermé la porte. Elle se tient debout, dans sa grande mante noire, sur le seuil de cette porte ouverte, le dos fouetté par la tempête de neige.*)

Tu as pitié, tous vous avez pitié
Pour ces hommes qui se sont jetés sur nous pour se tuer les uns les autres.
Et toi aussi, qui réchauffes dans tes bras ton petit enfant glacé,
Tu as pitié pour ces hommes !
Et moi, ma petite fille à moi est morte.
Longtemps, moi aussi, je l'ai réchauffée dans mes bras,
Mais dans mes bras elle était glacée
Et enfin j'ai vu qu'elle était morte dans mes bras.
Qu'avait-elle fait de mal? Qu'avait-elle fait aux hommes?
Pourtant la voici couchée toute nue sous la terre
Et ses draps, ô ma petite fille chérie qui souriais avec tes yeux,
C'est cette horrible neige si blanche, si blanche, si froide.
Qu'avait-elle fait de mal? Qu'avait-elle fait aux hommes?
Et toi, curé, qui me regardes, parle :
Qu'avait-elle fait à ton Dieu?
O ma petite enfant, ô ma petite enfant.
Pitié? Il n'y a plus de pitié ! Il n'y a plus rien.
Et moi je suis maudite. Et je maudis les hommes.

MARIETTE (*Elle se lève. Elle marche péniblement en s'appuyant sur un bâton. Elle va vers la femme qui vient de parler. Elle la ramène et l'assied à sa place dans son fauteuil. L'autre se laisse faire.*)

Nous ne savions pas. Pardonne-nous, ma fille,

Ma pauvre fille. Le grand malheur est sur toi.
Tous ici, tu le sais, nous prenons avec les nôtres
Cette nouvelle douleur que tu portes en toi.
Ta douleur infinie, ta douleur éternelle,
Je le sais, mon enfant.
Je suis vieille, je t'ai connue et déjà j'étais vieille,
Quand tu n'étais qu'une petite fille
Comme ta petite fille aujourd'hui qui t'est prise.
Peut-être, oui, peut-être que nous sommes maudits, mon enfant.
Tous ici, vois nous tous, tels que nous sommes en vérité.
Dans cette même terre, moi, je viens de mettre mon vieux compagnon,
Et le second de mes fils est mort,
Et je suis sans nouvelles du premier de mes fils,
Et celle-ci, vois-la, sans nouvelles de son homme,
Et celui-ci, entre nous deux femmes, sans nouvelles du père.
Et tous ceux qui sont ici et qui ont perdu les leurs,
Et tous ceux qui sont ici et qui, sous la neige et la terre,
Cherchent avec leurs ongles leur vie misérable,
Mais les uns pour les autres, les uns avec les autres.
Peut-être, oui, peut-être que nous sommes maudits, mon enfant,
Mais à nous misérables, à nous sans pain
Et qui traînons tant de deuils et de terreurs et de chagrins,
Pourtant il nous reste ceci que tu sais, mon enfant,
Ce qui cette nuit encore t'a menée parmi nous,
Et qui est de ne pas nous maudire les uns les autres.

LA FEMME (*Elle est courbée vers le foyer et pleure.*)

Tu as raison, grand'mère. Mais mon cœur est trop lourd.

MARIETTE

Pleure, petite enfant, pleure sur mes genoux.
Qu'on puisse encore pleurer, c'est le dernier bonheur.

LE PÈRE TOINE

Nous, nous ne pleurons plus, nous plus morts que les morts.

(*Un silence.*)

LOUISON

Tout de même, si c'était vrai, tout de même ?
Si c'était fini ?

LE PÈRE TOINE (*Il rit.*)

Pauvre enfant !

MONSIEUR PIERRE

Pourtant, père Toine, il faudra bien que cela finisse un jour.
Et alors, ce jour-là, les hommes retourneront à la vie,
A leur travail, à leur bon sens,
Comme des dormeurs réveillés d'un sanglant rêve.

LE PÈRE TOINE

Bien sûr, monsieur Pierre, ça finira un jour.
Mais nous, nous finirons avant.
Et moi, c'est ce jour de ma fin à moi que j'espère.
Pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas pris déjà,
Au lieu de l'homme de la Mariette, qui croyait encore à la vie ?
J'avais deux enfants. Je n'ai plus d'enfants.
Ce temps-ci n'est pas un temps pour les vieux.

MARIETTE

Un temps pour personne, mon père Toine.
Quand ça a commencé, on ne savait pas ;
Nous sommes les gens de la terre ;
Nous n'avons habitude de penser qu'aux choses de la terre ;
Et pour le reste, on s'en rapporte
A ce que disent les affiches et ces messieurs du canton et des villes.

Il y a longtemps déjà que nous sommes réveillés
Comme vous dites, monsieur Pierre.

LA FEMME (*qui tient un enfant.*)

Oui, il y a longtemps. C'est à cause de la terre.
Nous n'avions l'habitude de penser qu'aux choses de la terre.
Mais justement nous savions combien il est dur
D'élever et de soigner les bêtes,
De cultiver et de faire donner ses fruits à la terre
Et aussi de faire naître et de soigner les hommes.
Est-ce qu'on peut accepter cette ruine de la terre
Et cette destruction des hommes et toute cette désolation ?

MARIETTE

On ne peut pas accepter. Il ne faudra plus accepter.

LE CURÉ BAYON

Il faut accepter, ma fille. Et prier Dieu.

LE PÈRE TOINE

Tais-toi, curé. Nous ne croyons plus en Dieu. Nous ne croyons plus à rien.
Comme celle-ci dont l'enfant vient de mourir
Toi-même, tu ne crois plus à rien, après ces choses.

LE CURÉ

Je crois.

LE PÈRE TOINE

Curé Bayon, tu as fini
Par venir avec nous le soir
Chez cette Mariette chez qui nous sommes.
Nous ne pouvions plus rester dans nos maisons désolées
Et toi tu ne pouvais plus rester dans ta cure avec ton Dieu.
Je suis moins savant que toi, curé,

Et moins que vous, monsieur Pierre.
Je ne suis qu'une vieille bête qui a même perdu son courage
Mais nous voici tous réunis chez notre Mariette.
Écoute, curé, je ne suis qu'une vieille bête,
Mais je te dis ceci que nous savons tous, et toi aussi :
Si nous avons encore un tout petit brin de croyance
C'est de croyance en quelques-uns de nous comme la Mariette
Parce qu'elle est la plus vaillante de nous, et la meilleure.

(Tous paraissent en effet groupés comme des enfants autour de la Mariette assise au foyer. Un silence.)

L'HOMME DES HAUTS

Je crois que je deviens maintenant comme ceux de chez nous
Et que j'ai plus grande peur de ce silence
Que du bruit et que du ravage de la bataille.
Je n'étais pourtant pas un homme qui tremblait
Et j'aurais eu honte autrefois de dire que j'avais peur.
Mais pourquoi est-ce qu'on ne voit plus aucun soldat ?

(Un silence.)

Il y a un homme que je connaissais
Et qui avait perdu son fils là-bas.
Il a dit adieu à sa femme le matin
Et il a fait trois lieues,
Et ainsi il est venu se noyer dans l'étang Chevreau.
C'était hier.

LE PÈRE TOINE

Il est délivré.

LA MÈRE A L'ENFANT MORT

Il est heureux, celui-là.
Je voudrais avoir la force d'aller là aussi.

MARIETTE

Mon enfant...

(Un silence. Depuis un moment personne n'est plus entré. La porte alors, dans ce silence, s'ouvre avec force, et sur le seuil est debout, comme tout à l'heure la mère à l'enfant morte, un soldat, tête nue; il est couvert de boue et de neige; ses traits sont tirés, cependant son visage et tout son corps sont comme rayonnants de jeunesse, de force et de joie. Pendant quelques secondes encore, épuisé par la fatigue, il garde le silence. A sa vue, tous, et les plus vieux, se sont levés ; en face et autour de lui, tout seul, ils forment un groupe compact, frémissant et sombre.)

LE SOLDAT

J'arrive... Je suis un de ceux de la guerre... J'ai couru.
Voici. C'est pour la nouvelle.
C'est fini. Elle est finie.
Nous sommes sauvés. Et vous êtes sauvés avec nous gens d'ici.
Gens d'ici, je ne suis pas d'un pays comme le vôtre,
Je suis d'un pays de lumière et d'oliviers
Mais je suis un homme de la terre comme vous êtes.
C'est fini. J'ai couru.
Tous, nous courons. Nous nous sommes tous répandus partout
Pour dire la nouvelle.
Je tombais dans la neige. Et toutes les maisons étaient démolies et noires,
Mais j'ai vu de la clarté ici.
Voilà, gens d'ici.
Vous entendez, vous comprenez ce que je dis? Vous me voyez?
Vous me voyez, je suis un homme dans son bon sens.
C'est fini ! C'est fini ! Elle est finie !

(Un silence lourd, mêlé d'effroi. Les mots de cet homme du dehors ont peine à entrer dans les gens qui sont là. Puis...)

PLUSIEURS

— Est-ce que nous rêvons? — Elle serait finie? — Est-ce que nous rêvons?
— O ma petite enfant... — O mon homme...
— Pourtant nous voici tous. Ce soldat inconnu est là. Voici la neige.
— Elle serait finie! — Elle serait finie!

LE PÈRE TOINE (*Il se lève, va vers le soldat, lui pose les mains sur les épaules, le palpe avec ses mains, avec ses regards, l'amène au milieu du groupe.*)

Jeune homme, jeune homme qui viens de parler,
Dis-tu vrai? Dis-tu vrai?

L'HOMME DES HAUTS

Dis-tu vrai?
Tu vois, nous sommes ici des hommes malheureux;
Il y a des vieillards, des enfants et des femmes,
Et tous nous avons bien souffert,
Et il y a en nous tous ici de la souffrance
Pour jusqu'à la fin de nos vies.
Ne nous trompe pas, jeune homme, ne ris pas de nous.

MARIETTE

Ne ris pas de nous, jeune homme,
Ne ris pas de toi et de ta misère.

LE SOLDAT

Mais... Je ne vous comprends pas, gens d'ici.
Je viens vers vous, j'accours pour vous crier la nouvelle,
Cette nouvelle qui est bonne et chaude comme le soleil.
Elle est finie, je vous dis, elle est finie.

PLUSIEURS (*avec une exaltation soudaine et croissante.*)

Elle est finie! C'est vrai! Elle est finie!
— Il est sincère. — Comme il nous regarde avec joie!

— Tu dis vrai. — Oh ! nous baisons tes mains qui nous apportent la nouvelle.
— Nous baisons ta vieille capote où tu as dormi dans la boue et dans la douleur.
— O jeune soldat, tu dis vrai, c'est comme le soleil.
— O heureux, ô béni, toi messager d'une telle nouvelle !

LE SOLDAT

Pauvres gens, pauvres gens, vous avez trop souffert.
Si, si, je vous comprends.
Nous étions comme vous, nous non plus nous ne voulions pas croire.
Mais oui, je ris, mais oui. C'est à la délivrance.
Le sang ne coule plus là-bas. Et le monde,
Le monde va ressusciter.

MARIETTE

O mon enfant. redis-le nous, crie-le, crie-le,
Pour que nous le croyions, pour que nous soyons sûrs.

LE SOLDAT

Écoutez-moi. Moi, n'est-ce pas, je ne suis pas un homme qui sait parler.
D'autres viennent après moi, ils vont partout, ils vous rediront mieux.
Mais écoutez.
Les soldats, ceux d'en face, ils étaient comme nous,
Plus que nous, ils n'en pouvaient plus de misère et de souffrances.
Pourtant ils étaient victorieux, oui, ils occupaient le pays.
Mais est-ce que ça leur donnait du pain ? Et ils avaient faim.
Est-ce que cela séchait la boue sous leurs pieds et sur leur peau ?
Est-ce que cela les empêchait d'être saignés et broyés par la mort.

Est-ce que cela empêchait leurs enfants et leurs vieux et leurs femmes
D'être crucifiés de douleurs et de deuils ?
Et est-ce que ça leur expliquait
Pourquoi ils étaient tous condamnés à mourir ?
Alors, alors, écoutez
(Oh ! nous, nous sommes tous comme ivres
De cette chose qu'ils ont faite !)
Alors, comme ils n'en pouvaient plus,
Tous à la fois, partout,
Et ils disent qu'ils ne s'étaient pas entendus,
C'est comme un incendie emporté par le vent dans des herbes séchées,
Tous à la fois, partout, et ceux de tous les fronts
Et ceux de leurs campagnes avec ceux de leurs villes,
Ils se sont soulevés, tous à la fois, partout,
Et eux qui si longtemps avaient été comme nous sommes
Des hommes soumis, tremblants, dociles,
Devant ceux qui disaient encore : Va! Mords! Tiens bon! Et tue et meurs!
Ils se sont dressés, ils ont osé les regarder dans les yeux, en face,
Et ils ont dit : Non!
Non, c'est fini. Nous sommes réveillés. Nous sommes des hommes.

MARIETTE et L'HOMME DES HAUTS (*Ensemble.*)

Oui, des hommes... des hommes...!

(Pendant les dernières paroles du soldat, plusieurs de ses camarades sont arrivés, isolément ou par groupes. Les paysans sont restés debout, silencieux, pâles, tendus vers ceux qui arrivent et parlent ; dans un coin, deux vieilles, demeurées assises et tout près l'une de l'autre, pleurent sans bruit. La pièce est maintenant pleine de gens.)

Oui, des hommes. Assez tué comme des bouchers de viande humaine!
Assez de morts saignés avec moins de pitié que des bœufs aux abattoirs!
Assez de travail d'assassins et de vies de martyrs! Assez de folie!
Assez des monstres jetant les hommes contre les hommes!
Tu ne leur dis pas tout, camarade.
Écoutez, bons vieux, écoutez, chères gens aussi malheureux que nous,
Alors, leurs officiers, leurs commandants, leurs généraux,
Tous ceux qui étaient leurs maîtres,
Tous ceux qui les excitaient à souffrir, et à tuer et à mourir,
Ils se sont saisis d'eux, il leur ont arraché
Leurs galons, leurs épées, toutes leurs ferrailles et leurs dorures,
A leur tour, ils ont muselé leurs gueules d'aboyeurs de la mort,
Et, écoutez, écoutez, le plus grand, le plus horrible,
Le chef de leurs bourreaux, le maître de leurs maîtres,
L'empereur, oui, l'empereur, leur empereur,
A son tour, comme un gibier traqué, de ses palais, de ses châteaux,
Ceux des campagnes et ceux des villes l'ont fait fuir
De ville en ville, de campagne en campagne,
Et il venait, et là il se croyait sauvé,
Il venait, le bandit, l'idiot, se jeter dans son armée,
Dans sa fidèle armée, son armée révoltée,
Et qui l'a empoigné, et qui l'a ficelé comme un porc,
Oui, oui, leur empereur, l'empereur, l'empereur!

(Cette fois les paysans, secoués à fond, sortent de leur silence d'écrasement et accueillent les der-

niers mots du second soldat par un cri, unanime et divers, de soulagement, de stupeur, de joie, de colère, de bonheur et de haine. Puis, une sorte de rayonnement enivré et de silence.)

LE PÈRE TOINE (*Il est chancelant et hagard.*)

Fils, fils, tu nous dis des choses formidables.
Est-ce que tout cela est possible? Est-ce que tout cela est croyable?
Est-ce que vous les croyez, vous autres?

LE CURÉ BAYON

Mais ce serait la révolution, cela, mes enfants!

LE SECOND SOLDAT (*Il regarde Bayon et rit. Tous ses camarades rient aussi.*)

Bah! curé, appelle-le comme tu voudras.
La révolution, on nous effrayait avec ce mot-là,
On nous mettait en colère contre lui. Vous aussi peut-être.
Je ne sais pas trop si c'est ainsi que ça s'appelle
Et je m'en fous. Mais il y a la chose qui est sûre.
Et c'est que ces salauds-là ne tirent plus sur nous.

(Tous rient, les soldats et aussi des paysans, même plusieurs femmes qui pleuraient.)

LE PÈRE TOINE

Ah! mes garçons, êtes-vous bien sûrs de ce que vous dites,
Est-ce que ce n'est pas encore une ruse qu'il y a là-dessous ?
C'est que moi je les connais, et il y a longtemps. Depuis l'autre guerre.

UNE FEMME

Oui, si c'était encore un de leurs coups, à ces canailles ?

PREMIER SOLDAT

Une ruse! Un coup monté! Non, bonnes gens,

Nous n'avons pas peur de ces hommes, que nous avons vus,
Qui parlent avec nous, avec qui nous parlons.

SECOND SOLDAT

Et qui ne veulent plus du métier de tuer et de mourir.

UN TROISIÈME SOLDAT (*un vieux à cheveux gris.*)

Nous les voyons. Ils ont envoyé chez nous des soldats parlementaires
Disant que le peuple qui était maître à présent allait faire la paix
Et qu'en attendant ils ne tireraient plus sur nous,
Et demandant que nous aussi nous cessions de les attaquer.

LE CURÉ BAYON

Alors qu'ont dit vos chefs ?

TROISIÈME SOLDAT

Nos chefs, curé? Ils ont regardé ce qu'il y avait à ce moment-là dans nos yeux
Et ils ont répondu : C'est bon. Nous allons demander des ordres. Nous cesserons le feu en attendant.

UNE FEMME (*Celle qui vient de parler.*)

Mais alors, alors, ils sont vaincus?
C'est nous qui serions les vainqueurs?

TROISIÈME SOLDAT (*Il sourit amèrement.*)

Vainqueurs, vaincus! Pauvre femme, il n'y a que des vaincus.
Nous tous, et pourtant survivants, nous sommes tous de pauvres hommes
Vaincus par la souffrance, la misère et le désespoir
Et vaincus par la mort.
Et il y a les morts, tous ces morts, tous ces morts!

MARIETTE

Pauvres enfants, vous êtes tous aujourd'hui vainqueurs,
Vous qui avez cessé de vous tuer entre vous,
Vous êtes tous aujourd'hui les vainqueurs de la mort.

TROISIÈME SOLDAT

Nous sommes allés chez eux ! C'est eux-mêmes,
Ils nous ont eux-mêmes fait entrer dans leurs tranchées.

SECOND SOLDAT

Et les chefs n'osent pas nous retenir !
J'y suis allé plusieurs fois, moi, quand j'ai voulu.
Ils nous ont raconté leurs misères. Elles sont pareilles aux nôtres.
Et actuellement, c'est comme une fête,
Nous avons chanté, dansé, bu ensemble.

(Un nouveau groupe de soldats arrive. L'un d'eux parle aussitôt avec plus d'exaltation encore que les précédents.)

QUATRIÈME SOLDAT (*Il est tout jeune avec un visage clair et souriant de fille.*)

Et c'est encor plus beau !
Nous en arrivons. Ah ! ça va vite !
Leur empereur, ils ne veulent pas le garder,
Ils nous l'envoient ! Ils nous le donnent !

UN SOLDAT

Joli cadeau !

QUATRIÈME SOLDAT

Joli cadeau, oui, vieux. Mais tu ne penses pas
Qu'on va l'empailler pour l'envoyer dans un musée?
Nous le leur garderons, leur oiseau,
Pour qu'il ne leur joue pas de tours, hein, le temps
Qu'ils balaient leur boutique et s'aménagent et s'installent.
Hein? Et puis après, on le leur rend,

Histoire pour eux de lui demander ses comptes, à ce gars-là.
Tu ne trouves pas cela du bon travail, toi?

(Les paysans, mêlés aux soldats, s'animent de plus en plus, soulevés dans un crescendo de vie qui s'amplifie jusqu'à la fin de l'acte.

PLUSIEURS

— Oh! Ainsi, cette fois, c'est vrai.
— C'est bien vrai. — Elle est finie. — Ah! elle est finie.
— On va revivre. — Le monde va renaître.

L'HOMME DES HAUTS

Et ceux qui ont fait cela, ceux qui ont voulu cela,
Ainsi ils seront punis,
Ceux qui ont voulu et fait cela.

MARIETTE

Punir! Est-ce qu'il y a des hommes qui ont voulu pareille chose?
Ils n'avaient pas imaginé.
C'est les hommes, tous les hommes qui n'ont pas su s'aimer.
Leurs maîtres les menaient.
Leurs maîtres, les uns en face des autres,
Avec leur avarice et leur orgueil.
Et ils sont descendus les uns contre les autres.
Y avait-il des hommes
Qui avaient vu d'avance cette rivière de sang?
Ah! punir! C'est les hommes, tous les hommes.

QUATRIÈME SOLDAT

Grand'mère, vous et nous, nous avons trop souffert.

LA MÈRE A L'ENFANT MORTE

Nous avons trop souffert. Rien ne réparera.
Mais qu'on tue!

Tu ne renaîtras pas, ô ma petite enfant.
Qu'on tue ! Et puis, mourir.

LA FEMME (*qui a déjà parlé.*)

Ils sont vaincus. Il faut les suivre. Il faut leur rendre
Toute la ruine, tout le mal qu'ils nous ont fait.

MARIETTE

Pourquoi es-tu la plus dure ?

PLUSIEURS

— La guerre est finie. — Finie. — Qu'y a-t-il d'autre à dire ?
— On va travailler. — On va vivre. — Ah ! l'horrible songe !

LE PÈRE TOINE

Oui. Peut-être bien, je pense à présent qu'ils disent vrai.
Ainsi, ainsi, les jeunes recommenceraient à travailler ?

QUATRIÈME SOLDAT

Et nous vous ferons du bon travail, vous verrez ça, grand-père.

MARIETTE

O mon fils premier-né, ô toi qui reviendras.

Fin du premier Acte

DEUXIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Décor du premier acte. L'aube, grise et sale.

Mariette, encapuchonnée, est assise devant l'âtre éteint, silencieuse.

Le petit, assis devant la table, se lève, va regarder à la porte, vient, se rassied, se relève, finalement s'installe sur sa marche d'escalier.

Au début de l'acte, Anne-Marie descend du grenier où elle couche, va s'asseoir devant l'âtre, en face de la grand'mère.

Tous trois paraissent désœuvrés et dans l'attente.

LOUISON

Est-ce que c'est un rêve ?
Qu'est-ce qui a été le rêve ?

La neige ne tombe plus. Mais le ciel épais et bas
Est aussi sombre que le ciel des derniers jours,
La campagne demeure glacée et vide,
Et nous voici encor tous les trois pareillement
Dans la maison solitaire et pareille à la maison d'hier.

ANNE-MARIE

Pauvre petit, c'est une tristesse plus sombre que le ciel,
Ce qu'aura été ton enfance.
Pauvres enfants de ces jours, ceux qui n'auront pas été abattus par la mort,
Vous voici mûris non par le soleil
Mais par le vent et le froid et l'angoisse
Et ridés et amers et vieux comme des fruits tardifs d'hiver.

LOUISON

Maman, j'étais heureux et gai cette nuit ;
Je pensais que papa allait revenir.
Pourquoi suis-je triste et malade ce matin ?
Et toi aussi tu as de la peine. Et aussi grand'mère.

ANNE-MARIE

Oui, qu'est-ce qui a été le rêve ? Est-ce qu'on peut croire ?
J'ai une saveur de mort dans la bouche, ce matin.

LOUISON

Quand tout à l'heure je me suis réveillé
Les paroles et la nouvelle de cette nuit sont revenues sur moi comme de la lumière,
Mais tout de suite j'ai eu du chagrin,
J'ai pensé : C'est une histoire que j'ai lue à l'école
Ou un rêve que j'ai rêvé la nuit,
Ce n'est pas vrai.
Maman, est-ce que cette fois c'est bien vrai
Ce que les soldats ont dit ?

ANNE-MARIE

Je n'ai pas pu m'endormir de la nuit, mon Louison.
Ce n'est pas un rêve que nous avons fait.
Les soldats sont bien venus cette nuit
Et ils ont bien dit qu'elle était finie.
Mais comme on avait cru que ce serait différent !
On disait : Ce jour-là, le monde va renaître,
Ç'aura été comme un cauchemar qu'on oubliera ;
Et c'est pareil.

(Silence. Tous trois sont assis et songent. Soudain on entend comme le bruit d'une automobile haletante qui arrive et s'arrête. Un coup de trompe. Le petit et sa mère ont sursauté et se lèvent, mais ils ne vont pas vers la porte, où sont frappés maintenant des coups violents. La vieille ne paraît pas avoir entendu.)

UNE VOIX (*du dehors.*)

Y a-t-il quelqu'un ici ?

(Un homme entre boueux, crotté. Sous la capote ouverte, on aperçoit sa vareuse d'officier. Son visage est jeune et fatigué.)

L'OFFICIER

Y a-t-il quelqu'un ?
Ah ! braves gens. Vous avez une table ici,
Des bancs, deux lits. Bien.
Nous avons besoin de votre maison pour quelques heures,
Ou peut-être pour deux ou trois jours,
Vous serez payés. Vous trouverez bien un logis ailleurs pour ce temps-là.

MARIETTE (*debout.*)

Monsieur l'officier,
Notre maison est la seule encore entière dans tout le pays,

Et ceux qui sont encore vivants y viennent auprès de nous tous les soirs.

L'OFFICIER

Je me nomme, ma brave femme,
Le commandant du Hault de la Sourdière,
Et votre maison de paysans va recevoir tout à l'heure
Le général en chef des armées, généralissime Bourbouze,
Et son état-major.

(A ce moment entrent une dizaine d'autres officiers.)

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Mon général,
Cette masure peut aller; et il n'y a rien d'autre alentour.

MARIETTE

Monsieur le général, nous sommes ici deux femmes et cet enfant, mon petit-fils,
Et il reste quelques bêtes que nous avons encore conservées et que nous soignons,
Faut-il que nous partions dans la neige?
On nous a dit que c'était maintenant la fin de la guerre.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE *(C'est un homme grand, gros, lourd, avec un visage rouge et bonasse, très chauve, une épaisse moustache blanche.)*

Ah, ah, ah! Bonne vieille, on vous a dit cela?
Et qui donc, bonne vieille, qui donc vous a dit cela, qui donc?
Des soldats, je parie. Ah, ah, ah! Ils sont heureux, hé?
Ils sont heureux, ces petits, comme des poulains échappés.
— Et la discipline, messieurs, qu'est-ce qu'elle dit de ça, la discipline?
Pas très fort, hein? la discipline?

Eh bien, mais et vous, la grand'mère, est-ce que vous n'en seriez pas heureuse aussi ?
Ah, ah, ah ! Ça ferait bien votre affaire aussi, hein ?
Ah ! ah ! mais ! C'est qu'il y a du vrai là-dedans, savez-vous, grand'mère ?
Et que même c'est pour cela que nous arrivons ici. Arrivons ici.
Finir de chasser tous ces mauvais bougres, n'est-ce pas, n'est-ce pas, messieurs ?
Est-ce que ça ne vaudrait pas la peine de nous prêter,
Prêter votre maison un petit bout de temps, hé ?
Allons, messieurs, allons. Général,
Général Damfranchy, faites décharger la seconde voiture, hé ?
Et apporter les... enfin plans, cartes, tout.
Diable ! diable ! fait pas chaud ici, hein ?
On vous a donc brûlé tous vos bois, grand'mère ? Diable !
Eh ! général, général ! Et puis aussi de quoi déjeuner, hé ?
Brômh ! Brrômh ! Ça nous réchauffera un peu, ah ! ah !

MARIETTE

Monsieur le général, faut-il que nous laissions les bêtes
Et que nous partions tous les trois dans la neige ?

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Oh ! voyons !

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Commandant, commandant !
Mais, bonne vieille, bonne vieille, enfin, brrômh !
Allons, c'est du sort du pays, allons, de la délivrance du pays,
Hé ? de votre délivrance qu'il s'agit, comprenez bien ?
Enfin, dites, vous êtes combien ici ? Les trois ? Pas d'homme ?

MARIETTE

Les trois. Pas d'homme.
Mon mari a été tué par le bombardement des derniers jours.
Il avait soixante-quinze ans. Nous étions ensemble depuis cinquante et trois années.
Le second de mes garçons a été tué voilà deux ans la Saint-Martin.
Mon fils premier-né, nous sommes sans nouvelles de lui.
Il était le mari de celle-ci et le père du petit.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Eh bien ! eh bien ! puisque celui-là vous reste,
Vous voulez bien nous aider à vous le faire revenir, hé ?
On va arranger, allons, on va arranger.
Grenier, là-haut ? Bon, bon.
Eh bien ! voyons, messieurs, si nous sommes obligés de demeurer ici cette nuit ?
Et peut-être deux ou trois autres nuits encore,
Les deux femmes et le petit troupier, hé, hé ?
Pourraient revenir à la nuit coucher dans leur grenier, hé ?
Eh bien ! Cela ira-t-il ainsi, grand'mère ?
Ah ! ah ! ah ! Vous voyez qu'on s'est arrangé, ah ! ah !
Bonsoir, bonsoir.

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Allons, maintenant ma bonne femme, allons, pressons, laissez-nous la place ; oui, oui, cette nuit, bonsoir.

(Mariette, Anne-Marie et le petit sortent.)

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Ah ! mon général, ces gens des pays
Ne connaissent pas leur bonheur de rencontrer votre paternelle bonté.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Bah! Commandant, bah, bah! Qu'est-ce que vous voulez!

(Le généralissime s'installe dans le fauteuil de la grand'mère. Des soldats entrent portant les uns des papiers qu'un officier leur fait déposer sur l'escalier, les autres des couverts et des victuailles qu'ils disposent sur la table. Le généralissime fait signe au commandant.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE (*à mi-voix.*)

Dites donc, cher La Sourdière, dites donc,
Pas moyen, hé, de découvrir un peu de bois?
Hé? Oui, tâchez donc.
(Haut.)
Brômh! Général! Général Damfranchy,
Faites donc venir, en attendant le petit repas,
Faites donc venir cet espion. Et puis le parlementaire qu'on a amené.
Ah! Et bien, messieurs, je suis content, ah, ah! oui content, je vous l'avoue,
D'être assis dans cette masure, oui, qui a un toit.
Et voici un bon fauteuil de paille, ah, ah!

DEUXIÈME TABLEAU

La grande salle d'un cabaret abandonné.

La porte, dans le fond, au milieu, a été arrachée. L'ouverture donne sur la campagne : des vallonnements neigeux, avec çà et là des cloisonnements de haies, de rares arbres aux cimes brisées, quelques bâtiments en ruine. De chaque côté de la porte, une petite fenêtre sans carreaux; celle de droite se prolonge par un large trou dans la paroi. Une fenêtre dans le pan de gauche. Le plafond est crevé en plusieurs endroits; des solives brûlées, des lattes pendantes.

Le comptoir, à droite, est resté debout et forme une sorte d'estrade. Derrière, était un placard sans porte où restent encore de vieilles bouteilles vides, poussiéreuses.

Des bancs, des tabourets de paille et quelques tables, surtout dans le fond contre le mur de gauche.

Au mur pendent des affiches déchirées et un vieux drapeau décoloré. Quelques soldats sont là, éparpillés, solitaires ou par groupes, assis sur les bancs, les tables, ou adossés au mur, ou se promenant de long en large, sortant, rentrant; il en arrive sans cesse de nouveaux.

UN SOLDAT (*à un groupe qui entre.*)

Alors, vous venez aussi?

LE GROUPE

— Bien sûr. Faut bien.
— Nous venons tous, tous ceux de la région.
— Faut se voir. — Savoir ce qu'on veut faire.

PREMIER SOLDAT

Mais, qui a eu l'idée de se réunir?
Vous savez ça, vous autres?

LE GROUPE

— Ah! ça, personne et tout le monde.
— Chacun de nous l'avait dans l'idée.
— Tu ne crois pas que c'est utile, toi?

PREMIER SOLDAT

Oh bien sûr! Seulement, vous n'avez pas peur
Qu'avec ça on nous cherche encor des misères?

UN AUTRE

Bon! Et qui veux-tu?...

PREMIER SOLDAT

Ah dame! C'est que voilà plus de quatre ans que j'y suis, moi,
Et j'ai vu... des fois...

L'AUTRE

Oh! Ce n'est plus pareil.

DIVERS

— Il y a eu du nouveau, dis donc !
— Est-ce que tu as vu ? Ils ne savent plus comment nous prendre ?
— C'est qu'avec le truc de ceux d'en face, ça leur donne à penser.
— Oui, à eux et à nous.
— A nous surtout. — T'y fie pas.
— Eh bien ! nous, la preuve, c'est qu'on est là !

PREMIER SOLDAT

Oui, mais quoi faire ?
De toutes façons, maintenant, on voyait le bout.

PLUSIEURS

Quoi ! — Ah ! tu crois ça ?
— Est-ce qu'on t'a jamais demandé ton avis ?
— Est-ce que t'as jamais su ce qu'on voulait faire de toi ?
— Oui, et puisque tu y es depuis le début, ou pas loin,
Est-ce qu'on t'a jamais dit le soir où tu serais le lendemain
Ni si tu ne prendrais pas racine pour un an dans la même bouc ?

PREMIER SOLDAT

Oh ! ça ! Dame, bien sûr, bien sûr !
C'était seulement histoire de causer,
Qu'il fallait être prudents, pas vrai ?

UN JEUNE

Oui, prudents, j' t'écoute. Prends garde à pas t' salir.
On la connaît, les gars, heïn ? Faut tenir, on les aura.

(Quelques-uns rient. Puis un silence. La salle est maintenant presque pleine et d'autres soldats continuent d'entrer.)

LE JEUNE

Et alors ? C'est tout ? On n'a rien d'autre à se dire ?

PLUSIEURS

— Mais oui ? — Bien sûr. — On est assez à présent.
— Seulement faudrait savoir comment faire.
— Oui, comment faire ? — Et pas crier tous à la fois !
— Savoir ce qu'on veut. — On le sait, on le sait !
— Et l'on saura s'exprimer. — Personne qui flanche, hein !
— Alors qu'il y en ait un qui commence !
— Qui parle et mette de l'ordre !
— Goutaudier ! — Favrolles !
— Goutaudier ! Goutaudier ! Favrolles ! Ledrux !
— Goutaudier ! Goutaudier !
— Allez, Goutaudier, monte-là. — Et silence, les autres.

(Goutaudier se dirige vers le comptoir qui servira de tribune. C'est le vieux soldat qui a parlé le troisième au premier acte.)

GOUTAUDIER

Camarades,

(Il y a encore du brouhaha qui s'apaise peu à peu. Les soldats se groupent pour écouter.)

UNE VOIX

Vos gueules !

GOUTAUDIER

Camarades,
Ce n'est pas aucun de nous, vous le savez,
Qui a eu l'idée de nous réunir tous ici.
Ce n'était pas besoin. Cette idée-là, vous le savez bien aussi,
En chacun de nous tous elle était pour ainsi dire vivante,
Et il y a longtemps, si chacun avait osé regarder en soi,
Il y a longtemps qu'on se serait dit :
« Nous voici tous, une masse innombrable, en armes,
Et tout de même plus forts que tout, si nous voulions.
Pourquoi acceptons-nous ce métier horrible, ce supplice quotidien ?

Si nous nous groupions?... Nous n'aurions qu'à vouloir!
Cette pensée-là, elle était au fond de chacun de nous.
Mais, voilà ! nous n'osions pas regarder ; il y avait là trop de douleur,
Derrière nous un trop haut tas de cadavres et trop de sacrifices subis par nous.
Et trop d'abdication endurée jour par jour, depuis des jours.
Est-ce vrai ? Nous étions comme tombés dans un précipice ;
Qui de nous, qui le premier aurait eu le courage, la folie
De tenter de remonter vers la lumière, vers la vie?
Les jeunes qui arrivaient étaient tout de suite roulés avec les autres,
Et nous, les vieux, nous en avions tant vu, tant vu, tant souffert !
Est-ce vrai? Qui est-ce qui aurait encor pu essayer d'espérer ?
Seulement, voici. Ce que nous, nous ne pouvions plus faire,
Les autres d'en face, nos terribles compagnons de misère, l'ont fait, eux.
Alors, camarades? Aujourd'hui, aujourd'hui où ils ont refusé
De s'entretuer plus longtemps avec nous, pire que des bêtes,
Que devons-nous faire aujourd'hui, nous ?
Non, aucun de nous n'a eu la première idée de nous rassembler ici,
C'est vingt en même temps, c'est tous qui nous sommes dit à la fois :
« Il faut maintenant savoir ensemble ce que nous allons faire.
Nous sommes la masse. Nous sommes ceux qui meurent.

Nous sommes ceux qui sont plus forts que tout, si nous voulons.
Et il y a maintenant, nous sentons maintenant qu'il y a dans le monde
Quelque chose de grand qui vient de naître, quelque chose de formidablement grand,
Quelque chose qui peut être bon aussi pour les misérables hommes.
Contre ceux qui ont résolu de redevenir des hommes
Est-ce que nous allons, nous,
Nous jeter comme un troupeau de chiens contre des loups ?
Est-ce que, loin de nos enfants et de nos femmes et de nos vieux, loin du travail,
Nous allons continuer à souffrir et à mourir ?
Est-ce que nous allons plus longtemps marcher aveugles sur une route inconnue ?
Suivre plus longtemps ces marchands de sang et d'argent ?
Est-ce que nous n'allons pas à la fin demander des comptes
Et pourquoi nous sommes ici et où mène cette route de martyrs ? »
Voilà ce que tous nous nous sommes dit, est-ce vrai ? Voilà la question.
Camarades, beaucoup parmi vous me connaissent.
Je suis un vieil homme déjà, et un paysan comme les gens de ces pays,
Et à la maison il y a deux garçons et deux filles qui m'attendent.
Je ne suis pas un homme qui cherche à se mettre en avant,
Je ne suis pas un homme qui veut des choses impossibles.
Pourtant j'ai parlé le premier quand vous m'avez eu demandé

Et je n'ai pas eu peur, parce que nous avons trop souffert
Et que nous commençons à avoir assez d'espoir pour ne plus craindre rien ;
Il ne s'agit plus pour personne maintenant d'avoir peur
Et si quelqu'un a jamais su ce que c'était qu'avoir des frères
Je crois que nous avons assez vu et fait ensemble
Pour dire que maintenant il s'agit d'être unis et de s'aimer comme des frères.
Voilà ce que j'avais à vous dire, camarades, et chacun m'a compris.
A présent, ceux qui ont quelque chose à proposer, qu'ils parlent.

(Goutaudier a été écouté dans un grand silence. Les dernières paroles sont saluées par des applaudissements.
Dégroupements. Conversations particulières.)

DES VOIX

— C'est cela. — Bien parlé, vieux. — Bravo, Goutaudier !
— C'est bien ce que nous pensons. — Il a raison ; il faut être unis.
— Rien ne nous résistera si nous sommes unis.
— Tous ceux qui travaillent sont des frères.
— Nous ne voulons plus nous laisser mener. — Nous voulons savoir.
— Assez souffert ! Assez tué ! A bas la guerre !

UNE VOIX SEULE

Que faire ?

UNE AUTRE VOIX

Camarades ! J'ai mon mot à dire !

VOIX

Allez ! Favrolles ! — Vas-y ! — Parle ! — Favrolles !

FAVROLLES (*C'est lui qui a demandé la parole. Un costaud au visage épanoui. Il parle avec des effets de tribune, appelant les approbations.*)

L'ami Goutaudier a bien parlé, camarades.
Mais cet autre ami qui dit : « Bon, tout ça, mais quoi faire ? »
Est-ce qu'il n'a pas raison aussi, camarades ?

VOIX

Si ! Si ! Oui !

FAVROLLES

Oui ! Eh bien ! voyons, je vous demande ça.
Qu'est-ce qu'ils ont fait, quand ils en ont eu assez, les gars d'en face ?
Qu'est-ce qu'ils ont commencé par faire ?
Est-ce qu'ils n'ont pas commencé par mettre la patte sur leurs maîtres,
Par les ficeler, les flanquer dehors, et nous passer le colis ?

GOUTAUDIER

On n'en est pas sûr.

DIVERS

Si ! Si ! — Non ! — Si ! Si ! Si !

UN SOLDAT (*qui vient d'arriver.*)

Favrolles a raison. C'est une chose sûre à présent.
Ce n'était qu'un bruit qui courait, venu on ne sait d'où,
Mais maintenant la chose est sûre : nous avons vu,
La chose, la voici, et elle est certaine, nous l'avons vue,
Nous l'avons vue, camarades ! L'empereur,
Ils viennent d'amener leur empereur dans nos lignes !

(Exclamations. Puis un grand silence.)

LE SOLDAT

A cette heure il doit avoir été livré, dans la ferme où est le général en chef.

Je l'ai vu passer avec son visage blême.
C'est un petit, plus petit que sur les portraits ; et ses yeux sont comme morts.
Je l'ai vu, et ceux-ci aussi l'ont vu.

PLUSIEURS

Nous l'avons vu. — Oui.

(*Silence.*)

UNE VOIX

C'est vrai ! Alors c'est vrai ! Ah ! je crois,
A présent je crois que c'est vrai, et que notre martyre s'achève.

UNE AUTRE VOIX

Courage, camarades ! Restons unis.

FAVROLLES

Eh bien ! les amis, qu'est-ce que je vous disais !
Ils ne s'y sont pas trompés, les autres, hein ?
Ils ont tout de suite vu de quoi il fallait se débarrasser pour commencer.
Mais, et quand même ils ne l'auraient pas fait ?
Dites donc, les gars, dites donc, est-ce que nous ne les vaudrions pas ?
Vous dites que si. Parbleu ! Eh mais, alors,
Alors, si ça leur a réussi, pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ?

(*Cris, applaudissements et quelques protestations.*)

FAVROLLES

Moi je dis, les amis, et moi non plus je n'ai pas peur de ce que je dis
Et pourtant ce n'est pas de petites paroles tranquilles :
« Nous sommes venus à cause de ci, à cause de ça...
Et serrons-nous bien comme des moutons les uns sur les autres ! »

Non, non ! Mes paroles à moi peuvent me mener loin,
Mais on n'a pas le cœur dans sa poche quand il s'agit de vous sauver,
Je dis que tant qu'avec nous nous aurons nos maîtres,
Nos chiens sans chaînes et sans muselières,
Je dis que tant que ce sera ainsi, vous aurez beau dire et beau faire
— Est-ce que vous ne connaissez pas vos maîtres ? —
Vous ne pourrez rien, rien de rien, et vous resterez des esclaves,
Le même troupeau d'esclaves que vous êtes, bon pour l'abattoir !

(*Nouveaux applaudissements, où se perdent des protestations étouffées.*)

FAVROLLES

Ah ! mais, pas d'erreur, hein ? Je ne suis pas pour les demi-mots
Ni pour les besognes à moitié faites. Les autres
Ils se sont nettoyés de leur vermine, c'est bien,
Mais je n'admire pas tellement le moyen qu'ils ont pris.
Dites donc, les gars, vous ne savez pas un gardien fidèle,
Le plus fidèle des gardiens, et qui en a gardé de nos gens depuis cinq années ?
— La terre ! La terre ! Le trou où l'on met les morts tout nus !
Quoi ? il y en a qui grognent ? Ils aiment mieux que le trou soit pour eux ?
Nous avons à nous une heure. L'heure que nous tenons.
Après il sera trop tard, le temps ne sera plus à nous.
Les lâches veulent leur perte, et leur perte est aussi la nôtre.
Est-ce qu'on a eu pitié de vous ? Est-ce qu'on vous a épargnés ?
Il faut saisir vos chefs pendant qu'ils sont déconcertés et hésitants,

Et il ne s'agit pas de confier leurs précieuses peaux à Pierre ou à Paul,
Il faut, et c'est tout de suite et sans perdre le temps à raisonner et discuter,
Il faut abattre d'un coup toute cette sale graine, vous venger,
Oui, vous venger si vous avez du bon sens ! Pas de pitié !

(Violent tumulte, mais où cette fois les protestations l'emportent.)

DIVERS

— Il ne s'agit pas de cela. — Si, si, il a raison.
— Nous ne sommes pas des bêtes féroces.
— Les chefs nous ont fait tuer. — Ils nous ont fusillés eux-mêmes.
— Et puis après ? — Ils restaient à l'abri et faisaient la bombe.
— Il s'agit d'exiger la paix et nos droits, et c'est tout.
— On n'est plus enragés de tuer.

UNE VOIX

Dis donc, Favrolles, quand tu étais ordonnance d'un capitaine,
Tu avais plus l'air d'un larbin que d'un gars à tout casser.

(Nouveau tumulte, pour et contre celui qui a parlé. Injures et menaces.)

FAVROLLES

On m'insulte, vous l'entendez,
Parce que je dis la vérité,
Mais ose donc...

UN SOLDAT

On ne t'insulte pas.
Mais ce n'est pas en des hommes comme toi qu'on peut avoir confiance,
Je te le dis en face et sans colère.

D'AUTRES

Si, si, nous avons confiance en lui. — Vous avez peur, vous autres.

FAVROLLES

Laissez donc, camarades.
Bon, bon, nous avons dit ce que nous avions à dire.
Si vous ne voulez pas vous sauver, à votre aise.
Vous ne viendrez pas pleurnicher, après. Moi, j'en ai assez dit.

(*Toutes ces répliques sont mêlées au tumulte des cris qui continuent et grandissent.*)

GOUTAUDIER

Alors, voilà ? Nous sommes à nous injurier les uns les autres !
Alors c'est cela l'entente, l'union entre nous ?
Misère ! Nous sommes comme des bêtes enragées et furieuses de faim
Et qui ne savent plus que se déchirer les unes les autres.
Alors il n'y a rien à faire.
Et pas un qui tente de les reprendre et de les remettre dans la route,
Pas un qui sache parler, pas un qui puisse se faire écouter !

LEDRUX (*Il a bondi à la tribune. C'est le soldat tout jeune qui avait parlé le quatrième dans l'assemblée du premier acte. Au début il parle avec violence, et s'impose rapidement à la salle ; il continue alors d'une voix toujours passionnée, mais calme et claire.*

Taisez-vous !
Un troupeau d'esclaves ! Tu nous as nommés de notre nom, Favrolles.
Allez, crevez-vous la peau. C'est trop peu, la gueule.

Est-ce que nous avons done remporté unc grande victoire avec un tas de butin à partager
Quc nous sommes déjà à nous manger devant l'ennemi mort ?
Des esclaves, pas mème ! Nous n'avons même pas la haine du maître
Puisque nous travaillons pour lui,
Puisque nous nous haïssons, haïssant la force qui est en nous.
Car, pourtant, elle existe, elle est là, cette force,
Nous le disions tous, tout à l'heure, nous le sentions tous.
Est-ce quc nous allons la laisser s'effondrer, camarades?
Est-ce que nous allons une fois encore, cette fois qui est déeisive et grande,
Trébueher et nous écrouler sous notre vieille misère ?
Allons, eamarades, réveillez-vous !
Favrolles ! je ne suis pas de eeux qui te suspectent, camarade Favrolles.
Et ceux mêmes qui se sont dressés contre toi avec violenee
Est-ce que réellement ils te suspectent, camarade ? Pas un ne le pense !
Dans la boue où nous nous sommes traînés des mois et des mois,
Chacun a eu ses heures de résistanee et ses heures où il flanchait,
Et qui donc oserait se lever et dire : Moi ! J'ai tenu sans défaillanee !
Mais nous sommes, nous ici, en ce jour, tous, des hommes nouveaux,
Des hommes réunis pour une tâche hardie et haute,
Et aueun de eeux dont le cœur est lâehe n'aurait pu venir à nous.
Jc le dis comme une chose réfléehie et comme une chose eertaine :

Tous les hommes qui sont ici, je leur fais confiance
Et je crois avec fermeté qu'ils se font confiance les uns aux autres,
Et que nous sommes ici réellement, comme on l'a dit, compagnons et frères.

VOIX NOMBREUSES

— Bravo Ledrux! — Bravo petit!
— Oui, de vrais frères.
— Il dit notre fond de pensée à tous.
— On te suivra, petit.
— Dis-nous ce qu'il faut faire. — Parle! Parle!

LEDRUX

Camarade Favrolles, tu l'as bien dit et avec raison :
Il y a une heure qui est à nous, et il n'y en a qu'une,
Et c'est celle que nous tenons, et où nous sommes forts, camarades,
Où nous sommes les plus forts ici,
Où nous sommes véritablement les maîtres ici.
Et cette force qui est à nous, camarades,
Il faut que nous la sentions, il faut que nous la touchions en nous
Joyeusement et sans avoir peur devant elle;
Mais il faut aussi, il est tout autant nécessaire pour la victoire
Que nous ne soyons pas ivres de cette force qui est à nous,
Mais que nous la regardions froidement
Dans ses proportions justes et dans ses limites exactes.
Oui, camarades, cette heure est nôtre et nous sommes ici les maîtres,
Nos chefs dorés ne pèsent plus lourd ici devant notre grande force obscure,
Mais, souvenons-nous, souvenons-nous et prenons garde,

Derrière nous il y a le pays, cette autre grande force obscure,
Qui est coupée de nous et qui ne nous connaît plus.

DES VOIX DANS UN GROUPE.

— A bas l'arrière! — Les salauds qui ont fait la guerre avec nos viandes!
— Ah! qu'est-ce qu'ils peuvent contre nous?

LEDRUX

Les comptes, les comptes avec eux nous les règlerons plus tard,
Mais ce qu'il y a et ce qui compte réellement aujourd'hui,
C'est qu'ils peuvent beaucoup, oui, c'est qu'ils peuvent tout,
Comme nous-mêmes nous pouvons beaucoup et tout.
Parce qu'ils sont aussi des victimes! Oui,
Les victimes de la même puissance infernale qui nous a martyrisés,
Parce que, pas plus qu'ils ne peuvent se sauver sans nous,
Nous ne pouvons, nous non plus, nous sauver sans eux.
Non, non, et vous le savez bien, ceux qui protestent :
Ni eux sans nous, et pas davantage nous sans eux.
Qui sont-ils donc?
Nos vieux à nous, abrutis par les mensonges et par les larmes,
Nos vieux, pour salaires jetés vivants dans la mort,
Les femmes, usées par l'attente, salies de dégoût,
Les femmes esquintées dans les usines où étincelle la mort,
Et vos jeunes, vieux compagnons, vos jeunes
Demain poussés à vos côtés dans la mort,
Et aujourd'hui des chiens maigres dans les ateliers et dans les rues,
Saoulés, salis avec toute cette ordure de cinq années!

Ah ! l'arrière, mais qui sont-ils donc?
Mais ces gens d'ici, camarades, ces paysans semblables à nous,
Ces vieilles qui pleuraient hier à la parole de délivrance,
Tous ceux qui ont été le travail, et la peine, et une petite clarté d'espoir,
Mais c'est nous, c'est nous-mêmes, arrachés d'eux, notre chair,
Nous et eux, une seule âme et un seul corps !
Est-ce que nous allons vouloir nous écarteler vivants,
Est-ce que dans l'heure où ils se sentent eux aussi nos frères,
Nous allons les terrifier et les enrager avec des folies,
Est-ce que nous allons nous jeter sur eux comme des ivrognes contre un mur,
Est-ce que nous allons les soulever de haine et de peur contre nous
Dans l'heure qui est déjà celle de notre commune maîtrise,
Dans l'heure qui est déjà celle de notre commun triomphe ?
Ah ! camarades ! Favrolles a raison et je ne sais et personne ne sait
Ce que sera l'heure qui suivra la présente heure
Et tout ce qu'elle apportera de questions à résoudre,
De responsabilités à prendre, de nécessités à subir entières.
A chaque temps sa peine. Et les hommes,
Ce sont ceux qui sont toujours présents et complets à l'heure qui sonne.
L'heure passée n'est rien. Et rien non plus l'heure à venir.
Eh bien ! nous donc, c'est maintenant qu'il faut répondre,

C'est avec les possibilités de maintenant qu'il faut marcher,
Être aussi grand qu'elles, ne pas nous essouffler derrière, et ne pas les dépasser non plus.
Camarades, compagnons et frères de cinq années d'épouvante,
Il n'est pas vrai que la terre soit une bonne gardienne,
Il n'est pas vrai que la mort donnée à l'homme par l'homme soit la justice,
J'en atteste ces centaines de milliers des cadavres de nos frères,
Qui sont glacés et dont l'âme irritée brûle en nous,
Il ne suffit pas de tuer, et cette heure-ci n'est pas celle d'un nouveau sang.
Immoler ces chefs dont nous sommes maîtres aujourd'hui ?
Mais, est-ce que les paysans d'ici,
Est-ce que les hommes des villes et des campagnes derrière nous
Comprendraient ces morts et notre geste de bourreaux?
Contre nous, ils se dresseraient en un seul faisceau contre nous,
Contre nous qui aurions en effet douté de notre justice,
Contre nous qui aurions en effet douté de notre force.
Je ne sais ce qu'apportera l'heure qui suivra la présente heure,
Et je pense qu'il y a assez de sang sur nous
Pour, s'il le faut, accomplir alors ce qu'il faudra.
Mais aujourd'hui, c'est parce que nous sommes forts,
Camarades, c'est parce que nous sommes en effet les maîtres
Qu'il ne s'agit pas d'allumer l'incendie pour mourir.
Nous sommes ceux qui ne veulent plus tuer.
Nous sommes ceux qui ne veulent plus mourir.
Nous sommes ceux qui sont contre la mort,

Nous sommes ceux qui veulent la vie et la liberté.

(*Applaudissements.*)

Eh bien ! cela, camarades, il faut que nous le disions.
Il faut le dire à ceux qui veulent avec nous la vie et la liberté,
Il faut le dire à ceux qui veulent encore la mort,
Il faut que notre voix soit assez haute et assez simple
Pour que le monde entier l'entende et la comprenne,
Camarades, debout ! Voici l'heure des hommes,
Debout, ceux de la paix ! Debout, ceux du travail !

(*Applaudissements et acclamations.*)

FAVROLLES

Tout ça, c'est très joli, mon vieux, mais qu'est-ce que tu proposes ?

DES VOIX

— Laisse-le continuer. — Il va le dire.
— Tu as eu la parole.
— Celui-là on peut le suivre. — Parle, Ledrux.

LEDRUX

Vous allez désigner parmi vous des hommes sûrs et fermes.
Je propose d'en déléguer un pour cent d'entre nous.
Ceux-là délibèreront. Ils vous rapporteront leurs projets jusqu'à un accord entier.
Ils nommeront une délégation qui ira au Grand Quartier
Non pas demander des faveurs, mais poser nos conditions.
Dès à présent, nous sommes maîtres des télégraphes, des téléphones et des voies ferrées.
Il faut que tout le pays soit avisé et invoqué,
Immédiatement, clairement, à mesure...

(Le rideau se baisse pendant les dernières paroles.)

TROISIÈME TABLEAU

La ferme de Mariette.
Largement installé dans le fauteuil de la grand'mère, devant la cheminée où flambe un feu de bois, le généralissime Bourbouze fume silencieusement une belle pipe d'écume. Debout derrière lui, silencieux, se tient le commandant du Hault de la Sourdière.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Mauvais.

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Mon général!

(Silence.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Mauvais tabac. Détestable. Brôômh!

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Mon général!

(Silence. Le généralissime Bourbouze vide et cure soigneusement sa pipe. Le général Damfranchy entre sans bruit et fait signe au commandant. Tous deux s'entretiennent un moment à voix basse.)

COMMANDANT DU HAULT DE LA SOURDIÈRE

Mon général!
Mon général!
Le général Damfranchy...

GÉNÉRAL BOURBOUZE (*Il se tourne à demi et bâille.*)

Hum?
Ah! G'ral. Hé ben? Pas chaud dehors, hein?

GÉNÉRAL DAMFRANCHY (*Il salue militairement.*)

Mon général, je m'excuse de vous déranger,
Mais j'ai cru devoir vous signaler immédiatement des faits assez fâcheux

Et qui pourraient prendre rapidement une assez grave tournure.
Il y a de l'agitation chez les hommes, mon général,
Dans toutes les armes.
Ce n'est pas une émeute. Il n'y a pas de révolte ni aucune violence,
Mais une espèce de force obscure et tranquille
Et qui donne l'impression qu'ils nous échappent.
Je crois savoir d'autre part qu'ils ont projeté de se réunir tout à l'heure.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE (*Pendant les paroles du général, il s'est retourné vers la cheminée, et il chauffe et frotte ses mains devant la flamme. Aux dernières paroles du général, il se met à rire bonnement.*)

Ah ah ah ! Mal informé, général, mal informé.
Sont contents, parbleu, ces petits, contents, parbleu!
Un petit peu de gaieté, hé ? La vieille gaieté. Parbleu !
Faut fermer les yeux. Rendre un peu les rênes, hé?
Soldat vainqueur, pays vainqueur, s' révoltent pas. Jamais.
Soyez tranquille, allez, allez.
Bonne journée aujourd'hui, g'ral, grande journée,
Victoire, victoire, g'ral, jour de gloire,
— Et tiens, tiens, r'gardez, r'gardez, là, là.

(*La porte s'est ouverte brusquement et un petit homme est poussé dans la salle par des soldats qui se retirent aussitôt ; le petit homme avance à menus pas, s'arrêtant parfois tout à fait ; il est accoutré d'un uniforme militaire étrange, coiffé d'une sorte de képi à longue visière qui lui cache les yeux ; une tête mince enfoncée entre les épaules, qui alternativement sort de sa retraite et y rentre, du mouvement continu et prudent d'une tête de tortue.*

Le généralissime Bourbouze s'est levé précipitamment. Il dresse sa taille, bombe le torse, consulte ses officiers d'un regard à la fois assuré et inquiet. Puis va à la rencontre de l'arrivant,

retire son képi et s'incline profondément, renfonce son képi sur son crâne et fait le salut militaire. Les officiers s'empressent pareillement.
A quelques pas d'eux trois, l'arrivant stoppe subitement et les considère de dessous sa visière, sans mot dire.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Sire! Mam... Majesté!
D'ab... d'abord honneur, honneur pour nous tous. Moi. Armée.
Hum! Pas orateur, Sire. Soldat, soldat.
Hum! Hum!
Sire! Pa... par ma voix, ma voix,
L'armée et le pays saluent en la personne de Vo... Votre Majesté Impériale le courage malheureux!

MAJESTÉ IMPÉRIALE (*L'empereur rit. Il parle d'une voix aiguë, coupée de silences où il prépare, mesure la suite de ses paroles. De temps en temps, il jette un rire bref, aigre, sournois.*)

Malheureux ; oui. Certainement.
Monsieur, je vous remercie. Je vous salue, messieurs.

(*Silence.*)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Sire... Alors, voici. Oui donc, voici.
Nous sommes obligés, je suis obligé, n'est-ce pas...
— Mais, mais, j'y pense,
Votre Mam... Majesté Impériale doit être fatiguée
Par ce... ce voyage, épreuves.
Commandant, commandant, approchez le fauteuil
A Mam... Majesté Impériale... Oui, bon, bon, merci.
Sire, si vous voulez bien...

(L'Empereur s'assied, entouré par les trois autres, debout.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Oui, Sire, n'est-ce pas, obligé, obligé...

— Pas trop trop fatigant, ce voyage. Sire? Pas trop pénible ?

MAJESTÉ IMPÉRIALE (*rit*)

Un peu brusque, messieurs, et un peu long.
Vingt heures aux fers.

(L'Empereur en parlant dégrafe le haut de son manteau. Il soulève, près de l'épaule, les étoffes et le linge, et l'on voit qu'ils sont en loques. Et, sur le haut dénudé du bras, il montre un bracelet bleu sanguinolent, marque laissée par un fer. Puis il rit.)

Aux deux bras, messieurs,
Et deux semblables à chaque jambe.
Le lion populaire, vous dites, je crois?

(Il ôte sa coiffure, et l'on découvre son crâne mal bandé de linges sales.)

Un coup de pierre, messieurs,
Et sur tout le corps de semblables, et des coups de crosse.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Majesté ! Ce n'est pas nos troupes, j'espère !

MAJESTÉ IMPÉRIALE

Rassurez-vous, monsieur.

(L'Empereur rit.)

Rassurez-vous, pour l'instant. Pour moi.
Vos troupes à vous ne m'ont pas maltraité, moi.
Et je n'ai même commencé à respirer
Qu'une fois livré à vos troupes
Par mes troupes à moi.

(Silence.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Alors, Sire, alors, justement,
Comme cela, ce sera un peu moins pénible pour vous,

Parce que, n'est-ce pas, nous allons, je vais être obligé
De vous, vous...

MAJESTÉ IMPÉRIALE

Garder prisonnier.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Eh bien, voilà, c'est ça, Majesté, c'est ça, justement,
Garder prisonnier.
Vous comprenez, n'est-ce pas, comprenez.

MAJESTÉ IMPÉRIALE

J'y compte bien, monsieur.
Il n'y a rien de mieux pour moi, actuellement.
Je suis en très bonnes mains dans vos mains, actuellement.

(Silence.)

Seulement, pour vous, messieurs, moins bonne affaire
Pour vous, messieurs.
Vous ne saisissez pas, monsieur le Général en chef?
Mais si, mais si, voyez donc :
Vous me tenez. Vous me tenez et vous me sauvez.
Mais parce que vous me tenez, précisément à cause de cela,
Vous n'êtes plus vainqueurs, messieurs, et il ne peut plus y avoir de victoire.
En face de vous, messieurs, il n'y a plus maintenant
Un gouvernement avec un chef de gouvernement.
Il y a maintenant,
Voyons, vous savez bien comment cela s'appelle, voyez.

(Il montre son bras, sa tête bandée sous le képi.)

Je ne veux pas, n'est-ce pas, entre nous, dire de ces grands mots effrayants,
Mais enfin, n'est-ce pas, il n'y a plus maintenant en face de vous qu'un peuple,
Hé hé! mon peuple, messieurs, mon peuple,

Mes paysans, mes ouvriers, mes soldats, mon peuple enfin
Sur qui vous autres n'avez plus du tout de victoire,
Sur qui il n'y a plus du tout de victoire possible.

(*Silence.*)

Est-ce que vous commencez à me comprendre, messieurs?
Ils ont l'air de s'arranger entre eux là-bas, savez-vous, sans moi.
Alors, vous, vous qui êtes encore un gouvernement, hé?
Est-ce que vous pensez pouvoir traiter avec ces gens-là?

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Mam... Mam... Majesté,
Tout à fait inattendu, vraiment, vraiment, n'est-ce pas, messieurs,
Tout à fait, ce que vous nous exposez là.
Évidemment, évidemment. Agitation. Funeste. Pernicieux.
Pas pensé, n'est-ce pas, messieurs?
Comprenez, Sire, pas politique, soldat, soldat.
Brôômh! Mais alors, alors?
Nous ne pouvons cependant pas,
Puisqu'ils ne, ils ne, enfin ils ne veulent plus de vous,
Nous ne pouvons cependant pas vous renvoyer!

MAJESTÉ IMPÉRIALE

En effet, monsieur le Général en chef.
Et cela n'arrangerait d'ailleurs rien, au contraire,
Puisqu'ils me supprimeraient définitivement. Actuellement.
Vous comprenez, messieurs, c'est de moi que vous êtes vainqueurs,
Et vous avez besoin de moi pour être vainqueurs.
Est-ce que vos troupes sont entièrement heureuses, monsieur le général en chef?

Est-ce que votre pays est complètement satisfait par ces cinq années de guerre ?

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE (*Il contemple éperdument ses officiers l'un après l'autre.*)

Brômh ! Majesté, brômh !
Brômh ! Brômh !

MAJESTÉ IMPÉRIALE

Oui.
Enfin, vous saisissez à présent, messieurs, je pense que vous saisissez très bien à présent.
Pas de victoire. Et puis, n'est-ce pas, et puis surtout,
Une certaine, comment dites-vous ? Contagion, oui.
Oh ! mais, n'est-ce pas, tout n'est pas tout à fait désespéré,
Et je souhaite, vraiment, je souhaite. Car,
Alors, n'est-ce pas, je ne serais plus très rassuré non plus, alors,
Je ne serais pas alors beaucoup plus rassuré que vous, messieurs.
Mais cela peut encore changer, là-bas. Vous-mêmes,
Mon dieu, vous-mêmes, à l'occasion...
Et alors, deux gouvernements, hé, hé ? moi vaincu, vous vainqueur, hé ?
Dans mon métier, monsieur le général en chef,
On apprend que beaucoup de choses s'arrangent,
Ou alors... Mais, n'est-ce pas, il faut bien que chacun de nous meure un jour
Et l'Éternel soit toujours glorifié, messieurs !

LE GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Brômh ! Majesté. Compliqué, compliqué. Réflexion.
Délibérer avec ces messieurs. Avis de mon gouvernement.
Délicat, n'est-ce pas, très délicat.
Ah ! messieurs, dire que cela allait si bien

Et que cela aurait pu être si facile, si convenable ! Ah !
Enfin, enfin, Sire, nous vous remercions,
La faute de personne de nous, n'est-ce pas ?
Avertissement excellent, très précieux, hum !
Reconnaissons, hum ! cette illustre sagesse politique,
Hum ! Hum ! illustre volonté pacifique.
Et, n'est-ce pas, courtoisie des rapports, circonstances fâcheuses,
Mais, n'est-ce pas, n'est-ce pas, messieurs,
Sommes à vos ordres, Sire, dans la mesure du possible,
L'un de ces messieurs attaché à votre personne et qui exécutera vos ordres,
Dans la mesure du possible, bien entendu, installation défectueuse...
Voyons, voyons, commandant. Hum ! Rien de mieux qu'ici, n'est-ce pas ?
Ferons évacuer le grenier à ces paysans
Et, voyons, voyons, général, pour nous-mêmes, hé ?
Vous trouverez une installation ailleurs, hé ?
Et par exemple l'abri que vous aviez aménagé pour vous ? Bon, bon !
Majesté, si vous voulez bien nous permettre,
Nécessité militaire, n'est-ce pas !... Majesté, Majesté.

(Tous trois quittent la scène après avoir salué l'Empereur pendant que le rideau tombe. L'Empereur est resté assis devant la cheminée, le dos tourné à la porte et, depuis ses dernières paroles, sans bouger ni parler.)

TROISIÈME ACTE

La salle de cabaret, devenue Quartier Général des soldats.

Des tables rapprochées et de planches posées sur des étais, on a fait une grande table longue au milieu de la pièce. Bancs et chaises autour.

Sur la table, journaux, papiers, piles de tracts. Trois téléphones de campagne.

Le vieux drapeau déteint qui pendait au mur a été remplacé par deux drapeaux rouges croisés.

Une quinzaine d'hommes sont assis autour de la table, travaillant isolément ou par groupes, et délibérant; parmi eux des visages déjà vus : Ledrux, Goutaudier, Favrolles. Certains mangent en hâte, sans interrompre leur besogne; d'autres fument. C'est le Comité des soldats; Ledrux le préside.

Durant tout l'acte, à chaque instant, sonneries des téléphones. L'un des commissaires alors écoute et répond, directement ou après s'être concerté avec ses camarades. Du va-et-vient, les commissaires allant au dehors porter des instructions et revenant.

LEDRUX

Où en est-on avec la dixième armée?

UN COMMISSAIRE

Meilleur. Bon.
Téléphoné, il y a une heure.
Tous les généraux arrêtés, nos gens maîtres partout.
Deux escadrons seulement de cavalerie tenaient encore.
Et ils n'ont ni matériel ni aucune munition.
L'un d'eux était déjà extrêmement travaillé et doit s'être maintenant rendu.
Le second est fait d'anciens officiers, mais nous y avons aussi des hommes à nous.
Il reste sur la défensive et tout sera terminé avant le soir.

LEDRUX

Bien. Des morts ?

LE COMMISSAIRE

Je ne sais. Je ne crois pas.

LEDRUX

Assure-t'en. Demande-le.
Il faut que tous nous prenions garde à cela.
Nos communiqués au pays et à l'ensemble des armées
Doivent ne rien négliger et prévenir toutes les questions,
Celle-là surtout.
Éviter autant que possible toute effusion de sang
Et le dire, que cela soit clair pour tous ;
Mais surtout dire la vérité, quelle qu'elle soit ;
La vérité totale, c'est notre arme.

FAVROLLES

Avec quelques mitrailleuses par-dessus.

LEDRUX (*Il hésite à répondre, puis*)

Favrolles, tu as encore à apprendre, pour comprendre
La guerre que nous faisons, l'œuvre que nous faisons.
Personne ici n'a reculé devant aucune des besognes qu'il a fallu accomplir,
Mais je n'oublierai pas non plus pour quelle cause nous nous sommes mis à la tâche.
Et on ne l'oubliera pas, moi vivant.
Mais ça va. — A quelle heure doit-on amener Bourbouze ?

UN COMMISSAIRE

Il est en chemin. Il sera là dans quelques minutes.

UN AUTRE

Ledrux, des nouvelles de l'Ouest.

(Il écoute et parle à l'appareil.)

Bon. Bien. Attends.

(A Ledrux et aux autres. Il répète à mesure ce qu'il écoute au téléphone).

Les comités d'agitation locaux entièrement maîtres de la région.
Ils s'occupent du ravitaillement et il n'y a plus de troubles...
Les paysans marchent avec eux et assurent leurs propres réquisitions...
Le travail reprend dans la métallurgie et dans les mines, avec les comités d'ouvriers...
Résistance de petits fonctionnaires... Mais qui a permis de supprimer la bureaucratie...
Deux nouvelles écoles professionnelles s'organisent,
Les théâtres jouent, des lectures publiques sont données dans les campagnes...
Ah ! Comment ? Allô !...
Ils disent qu'ils ont des difficultés avec le Gouvernement provisoire.

Le Gouvernement provisoire veut leur imposer des hommes à lui,
Les hommes de chez eux qu'ils ont chassés après leurs secondes journées.
Tous les faillis, les lâcheurs et les cuisiniers de la guerre.
Le Gouvernement veut leur imposer de les reprendre.

LEDRUX (*à mi-voix.*)

Ah ! naturellement, ça commence.

LE COMMISSAIRE

Leur parle d'union nécessaire,
D'un partage du pouvoir et des responsabilités.

QUELQU'UN

Oui, le gâchis à l'ordre du jour,
Ne rien faire et se défiler,
Et la reprise des tripotages par-dessous.
Est-ce qu'on va encore une fois se laisser rouler ?

LE COMMISSAIRE

Ils disent qu'ils n'ont plus de farines.
Et que le Gouvernement provisoire les menace d'arrêter les arrivages s'ils ne cèdent pas.
Ils demandent un conseil.
— Allô ! Oui, attends, reste à l'appareil.

LEDRUX

Qu'ils résistent !
Qu'ils résistent jusqu'à l'extrême limite !
Ils ont des maïs ; qu'ils fassent des galettes,
Qu'ils consomment leur récolte de patates.
Ce sont les gens de ce gouvernement de suspects et de pleutres qui céderont pour peu qu'on leur résiste.
Ils ne sont rien, ils n'ont de force que si nous sommes faibles devant eux,

Ils sont des maîtres et des profiteurs comme les autres,
Seulement plus hypocrites,
Et tout est perdu si nous leur cédons.

FAVROLLES

Tout de même, ils n'ont pas peur et ils savent prendre les mesures nécessaires,
Et il faut tout de même qu'il y ait un pouvoir,
Et il y a aussi des alliances qu'il faut faire.

LEDRUX

Qu'est-ce que tu dis? C'est toi qui dis cela?
Tu nous avais habitués à te voir plus rugueux
Depuis quelques semaines et tout à l'heure encore.
Contre qui donc, et pour qui donc est-ce que tu luttes?
Écoute, Favrolles, il y aura peut-être un temps pour la victoire,
Mais sache bien qu'il n'y en aura pas pour le profit.
— Dis à nos amis qu'ils doivent tenir.
Dis-leur d'expliquer la situation clairement et complètement pour tous.
Par réunions, par tracts, par affiches, par les journaux.
Dis-leur que nous les soutiendrons entièrement
Par nos paroles et pas seulement en paroles s'il le faut.
— Quand arrive-t-il, ce délégué que nous envoie le Gouvernement?
Demain?

UN COMMISSAIRE

Non. Tout à l'heure. Il devrait être ici déjà.

LEDRUX

Bon. Il attendra que nous ayons réglé l'affaire Bourbouze.
Bourbouze est à nous et au peuple. Le Gouvernement n'a pas à se mêler de cela,
Et il est bien que son délégué comprenne immédiatement la situation

Et la réalité des forees.
Préviens les eamarades de garde de ne pas le laisser entrer avant que le Bourbouze soit liquidé.
Toi, dès maintenant téléphone au Gouvernement provisoire pour eette affaire de l'Ouest,
Que nous sommes derrière nos amis, sans réserve,
Et avise l'Ouest.
— Qui est-ee, ee délégué? On le eonnaît?

UN COMMISSAIRE

Bordier-Dupatoy, représentant du peuple dans la défunte Assemblée.

FAVROLLES

Je le connais un peu. Il était le député de chez moi.

UN COMMISSAIRE

Qu'est-ee que e'est ?

FAVROLLES

Beuh ! Pas mal.

UN COMMISSAIRE

Pendant la guerre ?

FAVROLLES

Ah ! Il avait mis de l'eau dans son vin.
Mais il s'est repris depuis.

UN COMMISSAIRE

Oui, on voit l'homme.

FAVROLLES

Enfin, pas mauvais. Un des meilleurs de la bande. Pas froid aux yeux.

(Une escouade de soldats entre alors, on introduit le généralissime Bourbouze.)

LEDRUX

Vous avez eu tort, Bourbouze, de ne pas recevoir nos hommes,
Voilà deux semaines,
Quand il était temps peut-être encore de vous soumettre ;
Pour vous aussi vous avez eu tort.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE (*Il a l'air à présent d'un vieil oncle bourgeois de province. Il ne paraît pas extrêmement frappé par ce qui se passe ; mais il hoche perpétuellement la tête en avant, comme une poule qui picore.*)

Brômh ! J'ignorais, brômh, brômh,
J'ignorais, messieurs, que vous étiez tellement forts, brômh !

LEDRUX

Assez, monsieur ! Assez de votre stupide bonhomie,
Et de votre niaiserie affectée et trop commode.
Il y a trop de sang sur vous, monsieur !
Jusqu'à cette entrevue refusée d'il y a deux semaines,
Vous prendrez vos responsabilités communes avec les autres,
Avec ceux qui sont vos maîtres et vos complices.
Mais depuis ce temps, le sang du peuple a encore coulé,
Et par votre faute particulière, monsieur ;
Et c'est vous précisément qui en rendrez compte au peuple.
Bourbouze, l'apparence de liberté qui vous a été laissée ces derniers jours ne peut plus être maintenue;
Nous vous arrêtons.

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Brômh !

LEDRUX

Votre sort n'est pas encore fixé. Nous n'en sommes pas seuls juges.
Les femmes de ceux que vous avez fait assassiner,
Leurs pères et leurs mères, leurs enfants, tout le peuple
A part dans la justice qui réglera votre sort.
Justice — le mot vous étonne, monsieur ?
Ce n'est pas la vôtre en effet, avec ses balances, la marchande,
Avec son épée, votre épée, homme des riches,
Et ce visage impassible, impartial,
Parce qu'il est le visage de la mort.
— Allez. Emmenez l'homme.

(*Généralissime Bourbouze s'en va en hochant la tête.*)

LEDRUX

Vos avis sur l'homme ?

FAVROLLES

J'ai donné le mien. La terre ! Mais vous l'avez tous repoussé.
Alors je me suis rallié à vos sentiments,
Mais personne n'avait dit ce qu'il voulait faire de lui.
Eh bien ! voici une gentille solution :
Celle des copains d'en face.
Ils nous ont envoyé leur monsieur en garde. Adressons-leur notre grosse bête.
Ils la garderont pour s'amuser avec,
Ou bien ils nous la rendront si nous décidons qu'en faire.

GOUTAUDIER

Ma foi, c'est peut-être ce qui simplifierait le plus.

UN COMMISSAIRE

Non. Il faut le juger d'abord.

UN AUTRE

Et, Ledrux l'a dit, nous n'avons pas seuls qualité pour le juger.

GOUTAUDIER

Mais ce n'est pas un jugement. C'est une précaution et un débarras.

UN AUTRE

Il faut le livrer au Gouvernement provisoire.

PLUSIEURS

Ah ! non. — Ça, jamais !
— Tu sais pourtant ce qu'il fait, le Gouvernement provisoire,
— Et encore tout à l'heure, tu l'as vu, avec les gens de l'Ouest.

LEDRUX

Je pense que le mieux serait de le fusiller aujourd'hui même.
— Oui, camarades, c'est moi qui pense et parle ainsi, aujourd'hui.
Je ne crois pas que la terre soit la meilleure gardienne
Et je sais qu'il est dangereux de faire des martyrs ;
Mais pour la cause pour laquelle nous combattons
Il y a quinze millions de martyrs qui sont tombés et que garde la terre ;
Cette pauvre ganache ne pèserait pas lourd devant eux
Et j'accepte sans tressaillir que son sang de vieux soit sur moi.
Oh ! je sais aussi qu'il n'a été qu'un vieux domestique imbécile,
Qu'il a fait toute sa besogne de boucher sans comprendre,
Qu'il n'est pas pire qu'aucun autre et moins méchant même que ses maîtres.

Mais qu'est-ce que tout cela me fait aujourd'hui en face du salut du peuple ?
Il est dangereux aujourd'hui que ce vieux drôle soit vivant,
Cet homme méprisé et moqué, mais point détesté.

GOUTAUDIER

Mais nous sommes vainqueurs, aujourd'hui !

LEDRUX

Nous sommes trop vainqueurs !
Nos camarades, et nous-mêmes, nous ne nous rendons pas compte que rien n'est fait encore,
Et nous voici tous comme des ouvriers fatigués et qui songent à rire et à boire,
Alors que nous n'avons pas commencé de construire,
Alors que nous n'avons pas fini de détruire !
Les vainqueurs, Goutaudier, les vrais vainqueurs
Ce sont déjà ces hommes d'après le risque,
Ces hommes de lâcheté et de combine et de profit
Qui se sont nommés, que la capitale a laissés se nommer Gouvernement provisoire.
Les nouvelles des provinces sont bonnes,
Mais la capitale est à ceux-là, et il n'y a là-bas personne contre eux,
Et déjà ils étendent hypocritement leurs mains sur les provinces,
Déjà ils menacent, ces faibles et ces couards osent déjà menacer !
Nous sommes vainqueurs, Goutaudier? Nous sommes perdus !
Et la grosse bête que vous voulez, que vous allez garder vivante,
Demain, et justement à cause de sa bonhomie ganache,
Ce sera leur homme, l'homme de ces maîtres maigres
Que je hais et crains plus que les maîtres gras d'avant.

Aujourd'hui ils osent nous envoyer un des leurs ! Demain...
Nous sommes perdus si nous ne voyons pas clair aujourd'hui même.
Et voilà pourquoi, pendant que flambe encore un brandon de colère,
Voilà pourquoi je vote aujourd'hui la mort !

GOUTAUDIER

Mais tu as dit toi-même que nous n'avions pas seuls qualité pour juger.

LEDRUX

Je le lui ai dit, à lui.
Aujourd'hui encore, nous l'exécuterions au nom de tous les soldats.
Et au nom du peuple entier des hommes et des femmes.

FAVROLLES (*à mi-voix.*)

Un dictateur ici, alors ?

LEDRUX (*Il hausse les épaules. Puis*)

Je veux des mesures que la masse comprenne et approuve
Au moment où elle peut les comprendre et les approuver.
Il y a quinze jours, l'exécution de Bourbouze aurait soulevé les trois quarts du pays contre nous ;
Dans huit jours, elle soulèvera contre nous la moitié de l'armée, qu'elle ralliera aux gens du Gouvernement ;
Aujourd'hui, elle terrifie les pleutres, leur fait lâcher prise,
Ouvre la capitale à une vraie organisation populaire,
Libère les provinces et redonne son allant à l'armée,
Je vote la mort !

GOUTAUDIER

Mais en le livrant aux gens d'en face?

LEDRUX

Quelle blague! Ils sont comme nous, eeux d'en face,
Eux aussi ils ont leur Gouvernement provisoire,
Et puissent-ils ne pas payer trop eher leur gaminerie
De nous avoir envoyé iei leur vieux singe sanglant.
Leur livrer Bourbouze pour qu'ils le retournent au Gouvernement d'ici?
Je vote la mort!

UN COMMISSAIRE

Aux voix pour la mort. Mains levées, la mort.

(*Trois mains seulement se lèvent.*)

LEDRUX

Bon. Je souhaite que vous n'ayez pas voté d'autres morts.
Alors?

GOUTAUDIER

Referendum parmi les troupes, étendu au pays.

LEDRUX

Bien. Je propose pour base : Jugement eommun
Par un tribunal eommun, nommé
Par tous les peuples et toutes les troupes des deux eôtés,
De tous les souverains, généraux en ehefs et ministres des deux eôtés,
En exereiee à la déelaration de guerre et durant la guerre.

GOUTAUDIER

Pas d'objeetions?

DIVERS

— Non, non. — Très bien. — Ça va. — Aequis.

LEDRUX

Passons. — Les paysans d'ici ? Plus de plaintes?

UN COMMISSAIRE

Non, certes ! Au contraire.
Ici surtout dans la contrée
Où il y a cette brave vieille
Chez qui nous les avions tous trouvés rassemblés
Dans la ferme qui était seule encore debout,
La première nuit, tu te souviens ?

LEDRUX

Oui, je me souviens. Je me souviens.

LE COMMISSAIRE

Il y a une activité prodigieuse
Dans ce vieux corps ouvrier déjà penché vers la terre paysanne,
Et quelle bonté ingénieuse ! La bonne tête lucide et hardie !
C'est elle, avec l'aide du maître d'école,
Qui règle la distribution des vivres que nous leur donnons,
Et c'est elle aussi qui les soutient comme elle les a soutenus dans la guerre,
Et qui leur explique ce que nous voulons, et qu'ils sont avec nous.

LEDRUX

Oui, ils comprennent, ceux-là.

(A ce moment, grand tumulte au dehors, et une foule de soldats fait irruption violemment sur la scène, dans de grands cris de Vive le Peuple ! Vive l'armée du Peuple ! A bas la guerre ! Vive la Révolution ! *et quelques-uns de* Vive le Délégué ! *Le délégué Bordier-Dupatoy, représentant du peuple, membre du Gouvernement provisoire, les précède avec une assurance modeste. C'est un homme assez court et replet, sotide, sanguin, barbu et chevelu. Il est couvert d'une houppetande poilue de cocher qui le fait encore plus rebondi.*

Les commissaires de l'armée se sont levés, et, d'un petit groupe serré autour de Ledrux,)

UN COMMISSAIRE, (*à part*)

Quelle folie, d'avoir laissé les hommes entrer avec cet oiseau-là !

LEDRUX (*de même*)

On ne pouvait faire autrement.
C'est nous qui sommes leurs hommes
Et ils peuvent assister à toutes nos délibérations.
Périssent nos corps plutôt que l'âme pour qui nous luttons !

UN AUTRE COMMISSAIRE (*de même*)

Oui, mais nous sommes foutus. Et eux avec nous.

LEDRUX (*de même*)

Non, non !
Mais la faute, la folie, c'est que nous l'ayons laissé arriver jusqu'ici.
Lui aussi, nous devions l'arrêter, lui le premier.
Folie d'avoir voulu paraître ménager leur Gouvernement
Alors qu'il fallait prendre l'offensive et montrer que nous étions la force.
Folie d'avoir manqué de confiance en nous,
La force est à ceux qui ont foi dans leur force.
Mais foutus, pas encore. Diable! Attends d'être mort!

(Cet aparté s'est engagé dès l'entrée de Bordier-Dupatoy et des soldats, et il s'est continué pendant que le délégué du Gouvernement parlait. De sorte que c'est tout de suite après ces derniers mots adressés à ses collègues fidèles que Ledrux prend la parole pour répondre à Bordier-Dupatoy.)

BORDIER-DUPATOY (*aux hommes qui l'ont suivi.*)

Camarades, merci !
En venant parmi vous, camarades soldats, je savais
Que j'entrais dans le cœur même de la Révolution !

Et maintenant, dès maintenant, amis, je sais
Combien ce vaillant cœur est chaud et fraternel!
Mais le pays n'est pas ingrat. Il sait, amis,
Ce que vous doit la liberté! Merci à vous!

(*Reprise d'acclamations.*)

BORDIER-DUPATOY (*aux commissaires.*)

Et vous, amis, et vous, chers compagnons de lutte,
Vous qui avez été la pensée et le bras,
Chefs héroïques, bien dignes d'une héroïque armée,
Merci à vous, amis!
En mon nom, merci de l'accueil simple et fraternel
Que vous faites à un vieux compagnon de lutte!
Et au nom du pays, au nom du Gouvernement provisoire qui m'a délégué vers vous,
Je vous apporte nos remerciements à vous tous
Qui avez joint à l'audace, la fermeté et la sagesse.
A vous tous, nos remerciements et notre reconnaissance,
A vous tous et d'abord — et je suis sûr ici d'être l'interprète de tous,
Au plus jeune d'entre vous, à notre grand camarade Ledrux!

(*Grandes acclamations sur le nom de Ledrux.*)

LEDRUX (*Il s'adresse aux soldats.*)

Nous avons fait une tâche ensemble, camarades,
Une tâche où chacun a sa part de travail, de dévouement et de risques,
Et il n'y a pas à acclamer le nom d'un homme qui est l'un de vous.
Nous aurons peut-être du loisir un jour pour nous féliciter les uns les autres,
Mais actuellement ce n'est pas l'heure des acclamations, des réjouissances et du repos.
Nous venons d'arrêter l'ex-généralissime, le sieur Bourbouze,

Je dis, et que tous ici entendent et comprennent,
Que nous venons d'arrêter le généralissime Bourbouze,
Et dans toutes les armées actuellement sont arrêtés les généraux traîtres au peuple,
Et dans les provinces le peuple travailleur est maître et s'organise,
Mais, dites ? Est-ce que vous pensez que ce soit là une victoire ?
Est-ce que vous pensez que ce soit la victoire ?
Est-ce que vous croyez que la liberté consiste à arrêter les maîtres
Et que la justice est maintenant réalisée sur la terre
Et que ce soit maintenant l'heure de danser et de chanter ?
La vérité, camarades ! Et que vos cœurs sortent d'un repos où ils sont trop tôt entrés.
Rien n'est fait ! — Nous avons commencé une tâche ensemble.
Mais si c'était pour l'abandonner à pied d'œuvre,
Mieux valait demeurer au chaud dans la boue du vieil esclavage
Que de s'y recoucher avec dans le cœur la honte amère
De la lumière entrevue et éteinte, de la liberté reperdue !
Rien n'est fait ! Est-ce que vous croyez que la bande des responsables et des complices
Est tout entière à notre merci, griffes rognées ?
Est-ce que vous ne la voyez pas, sous de nouveaux noms, sous de nouveaux masques,
Toute prête à reprendre à nouveau son marché d'hommes ?
Et vous, demain comme hier, ne vous voyez-vous pas
Redevenus troupeau de moutons à tondre, et plus désespérés !
— Oui, aujourd'hui, nous sommes la force.

C'est parce que nous sommes la force qu'il ne faut pas dormir.
C'est parce que nous sommes la force qu'il faut agir avec ténacité et vigueur,
Achever, pioche en main, de mettre bas la vieille masure infâme,
Entreprendre la construction de notre monde de travail et de justice.
Nos frères de province demandent notre aide.
Nos frères d'en face, camarades,
Trompés, volés de leur victoire par un Gouvernement provisoire, camarades,
Par un Gouvernement provisoire menteur et traître,
Demandent notre aide, et il faut nous sauver avec eux.
C'est à cela que nous travaillions ici, tout à l'heure,
C'est à cela que nous travaillerons tout à l'heure encore,
Et il n'y a pas de temps à perdre, et les discours sont du temps perdu deux fois.
C'est de vous, de vous seuls, que doit sortir l'exhortation à l'audace.
Au travail, camarades ! Au travail dans vos comités et vos groupes,
Au travail avec nos camarades paysans d'ici
Dans la remise en œuvre des terres et dans le relèvement des ruines.
Au travail dans les usines improvisées ! Assez de palabres, au travail !

(Ledrux s'arrête court comme s'il attendait quelque chose. Il est applaudi. Un peu de flottement dans l'assemblée, mais tous les soldats présents restent là et d'autres continuent à affluer.)

Citoyen délégué de l'un des Gouvernements du pays,
Je pense que la tâche est terminée chez vous
Puisqu'elle vous a permis cette visite aux armées.
Vous êtes témoin qu'il n'en est pas de même ici,
Mais que ni l'énergie, ni le désespoir ne feront défaut pour en venir à bout

Et vous pouvez rapporter à vos collègues
Que vous avez trouvé ici des hommes acharnés,
Des hommes prêts à tout.

BORDIER-DUPATOY (*Pendant ses premières paroles il y a quelques murmures, qu'il domine sans paraître y prendre garde, et qui sont vite étouffés.*)

Cher camarade Ledrux, chers amis,
L'un des premiers j'ai applaudi
Aux mâles paroles que nous venons d'entendre.
Oui, mes amis, travaillons sans faiblesse et sans relâche
A l'œuvre grandiose dont nous sommes les ouvriers désintéressés.
Combien j'admirais notre grand camarade Ledrux,
Son éloquence hautaine et cette probité
Avec laquelle il préférerait, dans le bel emportement de sa jeunesse,
Assombrir un peu le tableau plutôt que de vous laisser vous amollir.
D'autres vous flatteraient, d'autres
Diraient qu'après une si glorieuse et si rude tâche,
Il est temps, bien temps pour vous de vous délasser un peu.
Même parmi vous, ses collègues, peut-être en est-il quelques-uns
Qui pensent que la situation est assez prospère
Et que vous avez quelque droit, non au repos, camarades,
Mais à une moindre fatigue, et à fêter un peu vos conquêtes.
Lui, non ! Ah ! c'est un chef, et vous pouvez en être fiers !
Je voudrais avoir son éloquence pour le louer dignement,
Mais je ne puis parler qu'avec la simple effusion du cœur :
Merci, ami précieux du peuple,

Bravant l'impopularité pour le salut commun.
Pour moi, je parlerai avec franchise :
L'heure est grave, certes, mais c'est une heure heureuse
Que celle où les travailleurs du pays sont tous unis pour la défense de leur liberté !
J'ai appris avec joie l'arrestation de ce suppôt de la tyrannie détruite

(Applaudissements. A partir de ce moment, les paroles de Bordier-Dupatoy seront souvent coupées d'applaudissements.)

Et je sais que le Gouvernement provisoire saluera cette nouvelle avec la même joie.
Qu'il n'y ait aucun nuage entre nous, camarades !
Le Gouvernement provisoire autour duquel tout le pays,
Tous le pays, camarades, s'est solidement, affectueusement groupé,
Comprend ce qu'il doit, comprend qu'il doit tout
A sa grande armée révolutionnaire.
Il le prouvera, camarades !
Oh ! Je n'ignore pas. — Je suis entièrement sincère avec vous, mes amis,
Et je pense que rien ne vaut entre nous les explications loyales, cœur à cœur —
Je n'ignore pas certains bruits qui courent,
Certaines calomnies obscures que colportent sournoisement
Je ne sais quels esprits amers et envieux,
Je ne sais quelles âmes tyranniques et hautaines
Égarées dans un rêve de dictature odieuse et insensée...
Hors de cette ombre, amis ! Au grand jour ! La lumière !
Non par des paroles, par des actes, le Gouvernement
Témoignera avec éclat sa reconnaissance à ses troupes
Et personne ne sera oublié.
— Oui, on dit que c'est un Gouvernement de civils,
De ces civils, hein, de ces fameux civils

Qui la trouvaient si bonne, la guerre, faite avec votre peau.

(*Rires.*)

Ah ! camarades, nous ont-ils été assez lourds, ces civils-là,
Alors que nous autres nous pleurions en secret sur votre misère !
Mais il y a civils et civils, mes amis !
Ceux qui sont à la tête de votre Gouvernement
Sont tous comme moi les sincères amis du soldat.
Comme moi ils estiment que l'heure du repos est arrivée pour le soldat
Et que c'est à eux, que c'est aux civils, — chacun son tour, pas vrai ? —
A achever la besogne si bien commencée par vous.
— Voilà ce que j'avais à vous dire, mes enfants.
Cela seulement. Et puis cependant ceci encore, une prière :
Sur la tombe de ceux des nôtres
Tombés pour la Révolution
Je voudrais aller avec vous,
Dans une pensée pieuse et grave,
Je voudrais aller saluer,
En mon nom, au nom du pays,
Ces héros qui sont morts pour nous.
Allons, enfants, sur nos tombeaux !

(*Grands applaudissements et acclamations. Bordier-Dupatoy quitte la salle au milieu des soldats qui l'acclament et lui font escorte. Après un peu d'hésitation, la plupart des commissaires sortent aussi, à la suite. Seuls restent Ledrux et deux ou trois autres.*)

UN COMMISSAIRE (*à Ledrux*)

Tu vois ! Tu vois !

LEDRUX

Pas encore !

QUATRIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Décor du premier acte.
Paysans, une demi-douzaine, sagement assis, serrés sur un banc devant la cheminée. Ils regardent la porte et ils paraissent attendre.

UN VIEUX

Ils sont venus dans mon cellier.
J'avais un quartaud enterré,
Ils l'ont défoncé et pinté.

(*Silence.*)

UNE VIEILLE

Ils sont montés dans mon grenier.
J'avais des pommes bien cachées

Dessous des sacs et des fagots,
Ils les ont trouvées et bâfrées.

(*Silence.*)

(*Une nouvelle demi-douzaine de paysans, conduite par le père Toine, entre et va s'asseoir sagement sur un banc en face des premiers, qui ne bougent pas.*)

UNE FEMME (*de la nouvelle bande.*)

Ils sont galants.

(*Elle soupire.*)

UNE AUTRE

C'est tout cochons et compagnie.

LA PREMIÈRE

Plus grands cochons que ceux d'en face.

LE PÈRE TOINE

Monsieur de Bordier du Patoy
A dit que l'on se plaigne à lui.

UN VIEUX

J'aimais mieux quand c'était la guerre!

UNE VIEILLE

Un bien bon homme, ce monsieur
Délégué du Gouvernement.
Savoir s'ils voudront obéir?

LE VIEUX

C'est pour sûr qu'il a l'air bien brave,
Mais ces grands gredins de soldats
Ça veut n'en faire qu'à sa tête.

UNE FEMME

Parbleu, ça se croit tout permis.
Ça veut se gouverner soi-même!

UNE AUTRE

Ça ne sait même pas se conduire
Et ça voudrait mener les autres !

UNE VIEILLE

Et dire qu'il y en a chez nous
Qui sont comme cul et chemise
Avec ces grands feignants d'ivrognes !

UNE FEMME

J'ai peur de tout quand la nuit tombe !
Du temps qu'il y avait des gendarmes
Ça marchait plus honnêtement.

UN VIEUX

Il faudrait un Gouvernement !

LE PÈRE TOINE

Mais il y en a un, mon vieux père.

UNE FEMME

On verra bientôt sa façon.

UNE AUTRE

Ce jeune qui vient d'arriver,
Comment qu'ils disent ? l'attaché
De Monsieur Bordier-Dupatoy,
Semble en savoir long là-dessus.

LA PREMIÈRE

Il siffle comme un vrai merlot.

UN VIEUX

Encore un qui a l'air bien brave.

LE PÈRE TOINE

Pas fier avec le paysan.

UNE FEMME

On voit bien que c'est un Monsieur.

UNE VIEILLE

Est-ce qu'ils vont bientôt arriver ?

UNE FEMME

C'est bien sûr qu'ils sont retenus
Par quelqu'un qui se plaint aussi.

UNE AUTRE

Ou par quelqu'un de ces brigands
A qui il faut faire bon visage.

UNE VIEILLE

Et dire qu'il y en a chez nous
Qui sont du parti des brigands !
C'est l'orgueil, que dit le curé,
Qui leur aura tourné la tête.

UNE FEMME

Cette folle de Mariette !
C'est elle qui fait tout le mal.
— Et toujours vous nous la vantiez.

(Entre un jeune homme élégant, dégagé, sifflotant. C'est l'attaché de Bordier-Dupatoy.)

L'ATTACHÉ

Eh bien ! les enfants, qu'y a-t-il ?

Et TOUS à la fois *(glapissant)*

Monsieur ! Monsieur ! Monsieur l'Attaché !

L'ATTACHÉ

Ah non ! non ! pas tous à la fois !

UN DU PREMIER GROUPE

C'est nous qui étions les premiers.

L'ATTACHÉ

Eh bien ! parlez.

UN DU SECOND GROUPE

Oui, mais nous venons de plus loin !

L'ATTACHÉ

Non, mon vieux, ton tour tout à l'heure !

L'ORATEUR DU PREMIER GROUPE

C'est rapport aux foutus soldats !
Ils chapardent tout.
Celle-ci, ils lui ont pris des pommes ;
A moi, ils m'ont bu mon tonneau.

L'ATTACHÉ

Oui, bon, bon, ça va. Mais des noms.

Et L'ORATEUR (*continuant, ensemble*)

Et puis ils coururent après les filles.

Et LE PÈRE TOINE (*geignant en même temps*)

Monsieur de Bordier du Patoy
Nous a dit de nous plaindre à lui.

L'ATTACHÉ

Oui, oui, ça va, qu'est-ce que c'est, toi ?

LE PÈRE TOINE

Monsieur l'Attaché, celle-ci
Va vous dire. Elle sait bien causer.

UNE FEMME

Ils disent comme ça qu'on est égaux,
Tout est à eux si bien qu'à nous,
Avec des pies, avec des pioches,
Ils s'en viennent dedans nos champs.

L'ATTACHÉ

Allons, allons, ça va changer,
De la patience seulement.

(Le curé Bayon vient d'entrer à son tour, suivi d'un autre nouveau troupeau de réclamants. Presque immédiatement derrière lui arrive Bordier-Dupatoy, affairé et cordial.

LE CURÉ BAYON

Monsieur l'Attaché, veuillez bien nous excuser,
Mais nous avons recours à vous.
Ah ! voici notre délégué.

L'ATTACHÉ

Ah ! patron, ça réclame fort.

BORDIER-DUPATOY

Amis, je suis heureux de vous voir assemblés.
Les nouvelles sont bonnes et ma joie est profonde,
Je peux vous annoncer des promesses certaines,
Avant peu, mes amis, vous serez délivrés.
Nul ne sait mieux que moi combien de jours amers
Vous avez traversés.....

(Le rideau tombe pendant les paroles de Bordier-Dupatoy.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'ancienne salle de cabaret disposée comme au troisième acte.
Au lever du rideau, il n'y a que six ou sept commissaires présents groupés autour de Ledrux. Des places vides à la salle de délibération et de travail. Ceux qui sont là écrivent ou téléphonent; Ledrux surtout paraît entièrement possédé par son travail, distrait de ce qui se passe et se dit autour de lui.
Crépuscule livide. La neige tombe à lourds flocons.

UN COMMISSAIRE

« Pas froid aux yeux ». L'autre nous avait prévenus.
Mais surtout une diabolique adresse de corruption.

Ah! ces messieurs de Gouvernement sont de rudes empoisonneurs
Et ils vont pouvoir gouverner avec éclat
Sur la pourriture triomphante.

UN AUTRE

Que faire ?

GOUTAUDIER

Nous nous sommes levés,
Vous les jeunes dont n'avait pas voulu la mort
Et qui regardaient devant eux
Des jours nombreux
Chargés de travaux et de joies,
Et nous les vieux
Qui regardions vers le passé et nos maisons,
Nous nous sommes levés contre la mort,
Et voici que nous n'avons été que pourvoyeurs
Pour de nouvelles morts.

UN COMMISSAIRE

Les morts, il y en a une au moins
Qui est à nous, et c'est la nôtre.
Disparaissent les vaincus!
J'en ai trop vu! Cinq ans de guerre,
Et ces trois mois... Je me sens vieux de cent années.
Je ne veux pas survivre.

UN AUTRE

Mourir, oui. Pas seuls!
Avec nous, les lâches. Avant nous!
Ah! moi aussi je la veux, je veux qu'elle me prenne,
La mort!
Mais la mort même me serait amère
Si je ne tombais sur leurs cadavres.

PRÉCÉDENT COMMISSAIRE

Bah! la vengeance? Elle n'a pas de goût non plus.
Et puis! La première faute est à nous.

C'est un crime d'entreprendre et de n'être pas vainqueurs !
Viens dormir, va.

UN AUTRE

Des mots, tout ça. Que faire ?

UN AUTRE

Vaincus ! mourir ! Alors on en est tous là ?
Mais moi je dis qu'il est toujours temps de vaincre
Et que c'est plus que jamais le temps de se raidir,
Et nous vaincrons et nous vaincrons !

GOUTAUDIER

Pauvre petit !

PRÉCÉDENT COMMISSAIRE

Mais tais-toi donc !
C'est alors que le Gouvernement provisoire
Commence à être miné dans son siège même,
C'est alors que vous voici tous désespérant
Et parlant de vous rendre et de mourir !
Mais oui ! A l'instant nous recevons avis
Que nos amis de là-bas sont maintenant groupés !
Fraternellement avec nous ils ont commencé l'attaque,
Et vous, vous allez lâcher, vous allez les trahir
Quand déjà ils mordent solidement la bête !
Dans deux quartiers déjà, dans deux quartiers ils sont maîtres.
Allons ! Réveillez-vous ! c'est maintenant qu'il faut lutter,
C'est maintenant qu'on va vaincre.

LEDRUX (*Il s'est arraché à son travail méditatif et a relevé la tête pendant les dernières paroles prononcées.*)

Oui, deux quartiers ce matin dans les mains de nos amis,

Et demain, ce soir peut-être,
Deux quartiers nettoyés par les mitrailleuses de l'Ordre,
Deux quartiers écroulés sous les canons de l'Ordre,
Les hommes et les femmes et les enfants et les vieux de deux quartiers
Fusillés par les cours martiales,
Les morceaux de leur chair jetés tout chauds
A la haine terrifiée des riches ralliés au nouvel Ordre.
Trop tard ! Trop tard ! Ou trop tôt !

(A ce moment on commence à entendre au loin une rumeur sourde qui se rapproche et où l'on distingue des clameurs exaspérées de haine et de mort. Aucun des commissaires ne paraît s'émouvoir, sauf un ou deux qui s'agitent un peu plus fiévreusement.)

Oui, la guerre. Voilà. Cinq années de guerre,
Cinq années de désespoir total, d'espérances menteuses,
De mort, de piétinement dans la douleur et dans l'angoisse
Et de toute une démolition implacable de l'être
Et de la misère qui avec des poings de plus en plus lourds
Courbe l'homme de plus en plus bas vers une terre de plus en plus stérile.
Ah ! cette bête humaine, à quoi croirait-elle ?
Que voudrait-elle ? Comment voudrait-elle ?
Des sursauts, oui, des sursauts hagards, éperdus, en tous sens,
Une épilepsie de la souffrance
Contre ceux qui travaillent pour elle,
Contre ceux qui travaillent contre elle,
Contre elle-même toujours,
Et puis se recoucher, abrutie, vautrée, rampante, dans la boue !

PRÉCÉDENT COMMISSAIRE

Ah, Ledrux ! Ledrux ! C'est toi !

Toi qui doutes ainsi, toi qui les décourages !

(*La troupe vociférante se rapproche. On commence à entendre au loin des cris précis :* Dictateurs ! A mort Ledrux ! A bas les dictateurs !)

LEDRUX

Les émeutes là-bas, un de ces sursauts.
Et ceci, ici, bien sûr, ceci aussi.
Seulement là-bas, contre nos gens, les mitrailleuses,
Et nous ici, n'est-ce pas, non !
Balayés par la tempête, c'est bien. L'Idée ne meurt pas.
Ah ! amis des dures heures et des heures de lumière
Et de ces dernières heures qui restent et où il faudra garder
Un front calme et les dents serrées,
Qu'allez-vous chercher,
Toi qui râles du désir de la mort comme une putain soûle,
Toi hurlant à la vengeance,
Toi qui dans un mirage d'ivrogne adores encore notre victoire,
Amis, avez-vous donc besoin
D'enfouir vos yeux dans des mensonges ?
Allons, amis, soyons fidèles à notre amie : la vérité nue.

PLUSIEURS

— Mais alors, quoi ? — Que faire ?

(*La tempête commence à déferler autour de la scène. Les cris, plus précis, plus pressés, plus terribles, hachent les paroles des hommes présents dans la salle, qui ont bientôt peine à se faire entendre les uns des autres. Les menaces vont surtout à Ledrux. D'autres cris de :* Au repos ! La classe ! Assez souffert ! Assassins !)

LEDRUX

Attendre. Sans espérer.
Il n'y a jamais à espérer.

Cependant, si, parfois,
Un miracle, un réveil,
Être prêts.
Prêts à tout. Attendre.

PLUSIEURS

— Avec cela ! — Il n'y a que la mort !

LEDRUX

Ou bien ne pas attendre.
Attendre, c'est encore trop peu.
Amis ! Êtes-vous des hommes ?
Prêts à tout ?
Sans regrets ?
Écoutez. Chacun de nous,
Seul,
Qu'il sorte. Qu'il aille
Au milieu d'eux,
Oui, au milieu d'eux.

(Ici, les plus rapprochés des soldats assaillants, que l'on aperçoit depuis un instant, se présentent aux fenêtres et à la porte. Ils vont entrer. Les commissaires se lèvent. Et Ledrux a bondi jusqu'à la porte. Là, debout, les bras croisés, muet, il affronte, les touchant, les hommes du premier rang.

Il y a alors un recul dans la troupe qui, sans que les cris diminuent, domptés quand même, tourne et s'éloigne peu à peu.

Ledrux revient froidement à sa place et se rassied. Deux ou trois de ses collègues l'imitent. Les autres restent devant la fenêtre et la porte.)

LEDRUX

Au milieu d'eux, oui.
Avant qu'ils ne reviennent.
Chacun de nous. Seul,
Tout seul. Dans chaque groupe.
Les reprendre.

Dompter la bête. Reprendre l'homme.
Ils sont des hommes.
Ils sont nos amis. Ils sont nous-mêmes.

(Le commissaire qui était devant la porte recule d'un pas. Un homme vient d'entrer, seul. Les mains dans les poches, gouailleur. C'est Favrolles.)

FAVROLLES

Alors ?

(Silence.)

Alors ? on meurt ?

UN COMMISSAIRE

Oui. Et toi aussi. Toi d'abord.

FAVROLLES

Hum ! Savoir !
Crois pas.

(Le commissaire qui a parlé s'est levé comme pour se jeter sur lui. On le retient.)

FAVROLLES

Gamin !
— Je ne suis pas méchant. Vos injures, vos outrages,
Vous ne m'avez pas ménagé. Bah ?
Vous pouvez vous sauver encore. Rendez-vous.
Allons, les camarades, rendons-nous ensemble.

(Les clameurs qui s'étaient éloignées recommencent à se rapprocher. La troupe revient.)

Voyons ! Je vous sauve. Ils ne sont pas si mauvais !
Toi-même, Ledrux. Avec moi. Veux-tu ?
Eh bien ! quoi ? Vous obstiner ? A quoi bon !
Amis du peuple ? Eh bien ! Faut vouloir ce qu'il veut !
Qui vous dit que vous ayez raison, vous, et pas les autres ?
Et puis, nous l'avons toujours dit
Que la vérité était dans la masse, hein ?

Ce Gouvernement? Il en vaut un autre ! On peut s'arranger.
Allons ! On vient? En une heure
Vous redevenez amis du peuple ! comme moi !
Mais vous voyez, faut faire vite.

(La troupe est arrivée, plus furieuse qu'à son premier passage. Et cette fois elle envahit la salle par toutes les issues. Tempête de cris.
Ledrux a sauté sur la table et s'apprête à faire tête. Les quelques mots qu'il peut prononcer redoublent les hurlements de mort contre sa personne.)

LEDRUX

Camarades !
Si vous vous souvenez,
Si un reste d'honneur...

SOLDATS

Oh ! Assez le laïusseur !
Saignons le traître !

(D'un coin de la salle, un coup de revolver part. Ledrux atteint s'écroule. Stupeur. Puis reprise plus forte du brouhaha. On étend le corps de Ledrux sur la table.)

PROPOS — Il y est? — Est-il mort? — Oui. — Non. — Si, si, si.
— Tant pis. — Tant mieux. — Il paie pour tous.
— Un traître. — Un brave. — Un juste. — Salaud !
— Qui est-ce qui l'a tué? — Personne n'a vu. — On n'a rien vu.
— On l'a fait tuer. — C'est le Gouvernement. — Eh ! gros couillon !
— Cette vache-là. — Celui qui nous faisait crever à la tâche.
— Cette fois ça y est. — Notre meilleur ami quand même.

— Eh bien ! merde alors ! — T'en veux autant !
— C'est la liberté.

(Les soldats entrent et sortent comme des fourmis dans la fourmilière en danger. Dans un des remous entre Bordier-Dupatoy, essoufflé, théâtral. Il court au cadavre et d'un grand geste se découvre. Le silence se fait.)

BORDIER-DUPATOY

Il fut grand.

(Remontée des murmures.)

Ah ! camarades, des erreurs, il en commit !
De lourdes erreurs,
De dangereuses erreurs,
De criminelles erreurs.
Est-ce que cela empêcherait aucun de nous d'être juste ?
Non, non ! Aucun de nous !
Aucun de nous n'accepterait d'être injuste.
Et au camarade mort, grand coupable, grand égaré,
Nous rendons justice pleine, nous saluons sa dépouille :
Par ta vie, par ta mort, par tes erreurs même,
Instruis-nous, grand camarade mort.
Il est tombé. Qu'importe le bras !
Comme nous tous, serviteur désintéressé de la cause,
Je l'entends qui crie : Qu'importe ma mort ! En avant !
Et moi cependant, camarades, je dis : Qu'il soit honoré.
Car (vous le savez) toute ma force est là : fidélité et franchise.
Qu'il soit honoré comme il l'eût voulu :
Par l'exemple de ses services et de ses fautes.
Il n'avait pas compris la succession des temps. Il part
Écrasé sous la roue de la fatalité. Qu'il soit pardonné.
Et quelle est, amis, cette leçon de sa vie et de sa mort ?
Ah ! camarades, sur tous vos visages, dans tous vos cœurs
Je lis la réponse : Union ! Pardon pour tous ! Repos aux grands travailleurs !
Pardon pour celui-ci qui est mort.

Pardon pour ceux qui furent ses compagnons dévoyés.
Bienheureux les pacifiques, camarades !
Que celui-ci soit la seule victime du nouveau combat pour la liberté !
Et pardon aussi pour ceux qui ont été trop durement,
Qui ont été injustement frappés.
Un homme, mes amis,
Un homme qui valait mieux que l'uniforme qu'il portait,
Un homme qui avait mérité d'être nommé le père du soldat,
Un homme qui vous avait conduits à la victoire, camarades !
Fut sacrifié, et ce fut une des fautes de celui-ci.
Est-ce que nous n'avons pas un immense besoin d'être unis ?
Est-ce que nous ne rappellerons pas cet homme, mes amis ?
Ah ! je sais que c'est là votre désir le plus cher.
Qu'il vienne, celui qui dans ses dures souffrances
N'avait de plaintes que pour vous !
Comme un père parmi ses enfants
Qu'il vienne ! — Il est là, camarades.

(Entre le généralissime Bourbouze, tranquille et lourd. Il est acclamé.)

Général, au nom du pays,
Au nom de vos fils retrouvés !

(Bordier-Dupatoy se jette dans les bras de Bourbouze.)

GÉNÉRALISSIME BOURBOUZE

Oui ! C'est ça ! Mes fils ! Mes enfants !
Ah, ah, ah ! Oui, grande émotion.
Loyalisme, fidélité,
Plus de factieux, fraternité,
Brômh ! Les premiers soldats du monde,
Cueillir les fruits de la victoire,
La victoire, mes enfants, la victoire.

BORDIER-DUPATOY

Le général est très ému.
Comme nous tous, mes camarades.
Qu'il permette donc, en son nom,
De vous annoncer, mes amis,
Une nouvelle puissante et radieuse
Grâce à laquelle nous pourrons, suivant ses nobles mots,
Cueillir les fruits de la victoire, ces fruits
Qui vous avaient été ravis, camarades, par le désordre.
Avec leur soi-disant libération, avec leur révolution camouflée,
Nos ennemis prétendaient ne pas payer leurs crimes.
Holà !
Mais nous apprenons que des éléments plus sages
Ont par bonheur repris le pouvoir chez eux,
Des éléments avec qui nous pourrons bientôt
Signer une paix juste et grande,
La grande paix conquise par vos armes glorieuses.
Amis, soyez contents ; la guerre continue
Jusqu'à la totale victoire !
Le Gouvernement provisoire
A décrété que l'empereur,
Notre ennemi qui doit payer, qui peut payer,
Serait rendu à sa misérable armée défaite.
Maintenant donc c'est l'hallali ! A la poursuite ! A la curée !
Chacun de vous aura son morceau de la bête !
Allez, enfants de la patrie,
Qui n'aurez pas pour rien souffert,
Aux armes, amis, à la victoire !

(Le rideau tombe sur les acclamations et les applaudissements des soldats.)

CINQUIÈME ACTE

Décor du premier acte.

Une nuit de gel, pure et glacée, scintillante d'étoiles. Le vent chasse et ronfle, de la porte à la cheminée sans feu.

La salle est pleine de paysans, les mêmes qu'au premier acte, encapuchonnés et emmitouflés de vieilles défroques.

UNE JEUNE FILLE

Hier encore on l'entendait,
Quand c'était la bise qui soufflait.

LOUISON

Ce matin même, jusqu'à Bel-Air, il arrivait,
Mais bien loin, et léger, léger,

Comme les cloches de Vailly
Lorsque le temps est à la pluie.

UNE FEMME

Tout de même, ah ! on ne l'a plus entendu longtemps ici,
Cette fois !

L'HOMME DES HAUTS

Cependant il y a de nouveau dans nos bois,
Dans ce qui reste encor debout de nos bois,
Il y a encore de nouveaux corps d'hommes tués ;
Ils demeurent étendus dans l'air froid, sur la dure terre,
Raidis, glacés, ces cadavres de nos jeunes hommes tués,
Non ensevelis.
Sous les hêtres, sous les sapins,
J'ai creusé avant-hier deux fosses,
Et j'en ai creusé trois hier, et une encor ce soir en arrivant,
Et il en demeure encore.

LA FEMME A L'ENFANT MORTE

Du sang ! Les hommes n'ont pas encore assez versé de sang
Pour laver tous les crimes des hommes.

LE CURÉ BAYON

Tous les péchés des hommes.

LA FEMME A L'ENFANT MORTE

Du sang !
Malédiction sur moi ! Malédiction sur tous !
Comme une louve affamée
Je suis ivre de tout ce sang que je flaire ;
Ah ! la bête horrible qui me dévore le ventre,
Je suis heureuse à présent, ah ! heureuse !

UNE FEMME

Oui, oui, il y a encore des hommes de chez nous qui meurent,
Mais tout de même, la guerre est chez eux à présent.
Ah ! ah ! ils fuient, ils s'entretuent et s'entremangent,
Ils souffrent à leur tour, on ne sent plus son mal,
Ils vont payer, ils vont payer.

LE PÈRE TOINE

Leurs vieilles dettes aussi !

UNE FEMME

Ah ! mais, ça aurait quand même été trop commode !
Ils auraient piétiné notre terre,
Et la chair de nos vieux et la chair de nos gars,
La chair de notre chair,
Pillé, brûlé, et fait de nous qui sommes là
Et qui vivions, heureux de peiner et de vivre,
Quelque chose de plus nu, tremblant et misérable,
Que les bêtes qu'on force au gîte dans les bois,
— Et ces chiens, un beau jour qu'il leur prenait l'idée
D'aller tuer ailleurs et de se mordre entre eux,
Nous les laissions partir : bon voyage et merci !
Non, non, ils vont payer, à leur tour ! à leur tour !

PLUSIEURS

Oui, ah ! les brigands ! — On les tient, cette fois.
— Dire que nous avons failli les laisser échapper !
— Nous étions fous. — C'était d'avoir trop souffert.
— C'était la faute à cette vermine.
— Ce brave homme de général, il les mène hardi petit.
— On va pouvoir se payer sur la bête.
— Nos morts ! — Nos champs ! — Nos fermes !

MARIETTE

Nos morts ! Nos morts ! Nos morts ! Et les morts d'à présent !

(Silence.)

LE CURÉ BAYON

Mariette...

MARIETTE

C'est donc avec du sang qu'on éponge le sang?

LE PÈRE TOINE

Eh bien! quoi? Eh bien! quoi, ma pauvre mère Mariette?
Est-ce que tu ne serais pas contente aussi
Que le pays soit délivré?
Et est-ce que tu rêverais encore
De cette chose que nous avions faite?
De cette absurde chose. De cette chose impossible.

(*Silence.*)

LOUISON

Comme il faisait froid ces jours-là!
Et pourtant j'avais chaud, c'était bon, j'étais heureux.
On était tous heureux, n'est-ce pas, grand'mère?
Ces jours que ce n'était plus la guerre
Et qu'on avais mis en prison...

MONSIEUR PIERRE

Tais-toi, petit homme.

Et MARIETTE (*ensemble*)

Tais-toi, mon petit Louison.
— Anne-Marie, le petit est fiévreux,
Il y a trop de soucis et de fatigues dans sa tête.

ANNE-MARIE

Il va se coucher, grand'mère.

LE CURÉ BAYON

Tu vois, Mariette, tu vois, toi-même...

(*Silence.*)

L'HOMME DES HAUTS (*comme à soi-même*)

Oui, oui, peut-être il vaut mieux que le petit se taise,
Et ce souvenir aussi, peut-être...
Ah ! nous avons été forts.

LE PÈRE TOINE

Forts ! Forts ! — Ah ! fils, regarde donc,
Et toi aussi, Mariette, Mariette,
(Ce mauvais rêve repousse en eux
Comme un chiendent que rien n'arrache !)
Mais regardez-nous donc, ce que nous sommes,
Et le pauvre fond nu, désolé de nos cœurs !
Forts ! — Quand notre petit Barbenant
Qui fait pousser nos prés entre les saules
Et où les filles en chantant vont laver,
Quand il a été tout d'un coup gonflé par de grosses pluies d'hiver,
— Tu te souviens, Mariette,
Tu te souviens de telles années, homme de là-haut ? —
Quand il déborde et rue comme une bête folle,
Quand il arrache et qu'il charrie et brise comme des brins de paille
Des arbres, la terre de ses rives,
Et les portes de nos maisons, et des berceaux, et des armoires,
— Il est fort, dites, dites, il est fort ?
Ah ! misérable colère, misérable révolte
Qui ne traîne après soi que des ruines et des deuils !

L'HOMME DES HAUTS

Tu as sans doute raison, vieillard,
Tu as sans doute raison, et sans doute
Que rien plus dans le monde ne doit fleurir pour nous.

(*Silence.*)

Je voulais croire encore en moi. Mais je sens bien,

Je sens bien maintenant cette lourdeur pâteuse dans ma bouche
Et cette courbature qui est dans toutes nos vies
Comme c'était aux lendemains
De nos saouleries et des batteries entre nous.
Oui, bien sûr, tu as raison.

LA MÈRE

Est-ce que ce n'est pas assez de tant de morts,
De tant de douleurs et de peines et de destructions?
Sauver ce qui nous reste, ah! qu'y a-t-il de plus!
Mariette, nous ne vous faisons pas de reproches,
Nous vous avons suivie, nous voyions par vos yeux,
Mais vous avez un cœur trop grand pour notre force.

UNE FEMME

Nous ne te faisons pas de reproches, non.
Mais cependant, si nous t'avions écoutée jusqu'au bout,
Toi, et avec toi ces soldats, ces enragés, tous ces fous,
Que serions-nous devenus, dis?
Tu es vieille, toi, ça t'est égal,
Mais tu n'avais donc pas assez de tous nos morts?

LE CURÉ BAYON

Tu as été égarée par l'orgueil, Mariette.

LE PÈRE TOINE

Nous ne te faisons pas de reproches, ma pauvre vieille camarade,
Est-il ici quelqu'un qui ait plus de bonté et de courage que toi?
Et tu as été notre soutien à tous dans nos jours les plus écrasés.
Mais nous sommes si vieux! Vois donc, vois donc, pauvre vieille.
Ce n'était pas à nous de vouloir changer et changer tout, hein?

De vouloir faire — quoi? Est-ce que je sais seulement?
Ce qui ne s'était jamais vu sur la terre!
De malheureuses gens de pays comme nous,
Est-ce que tu crois que ça peut se conduire et tout décider eux-mêmes?
Les jeunes, encore, s'il y avait eu les jeunes, je ne dis pas,
Mais ils les ont tous fait tuer. Alors!

UNE FEMME

Et si nous avions voulu l'en croire,
Est-ce qu'aujourd'hui ceux qui restent encore
N'auraient pas été saignés à leur tour?
Et tous, les vieux, les enfants, les femmes.
Bien sûr que nous te pardonnons, vieille Mariette,
Mais ta maison et toi vous ne nous rappelez pas
De bonnes heures ni de bonnes pensées.
Je ne reviendrai plus dans cette maison
Et même je me détournerai du chemin.
Adieu, Mariette. Que Dieu te pardonne.
Que les hommes qui reviendront te pardonnent.
Adieu, Anne-Marie.

(Elle prend sa lanterne, l'allume et sort.)

LE PÈRE TOINE

Celle-là, toujours son cœur a été aigre et dur.
Elle est celle qui a le moins souffert,
Et elle avait peur de nous, et des soldats, et des pauvres,
A cause des gros écus blancs qu'elle a enterrés.

UNE VIEILLE

Pourtant, pourtant, ma vieille, vieille mère Mariette,
C'est pourtant vrai, tu comprends, hé, hé?
Que nous ne pouvons pas, pas venir trop souvent.
Hé, hé, tu comprends, on pourrait,
On pourrait nous chercher quelques misères.

LA MÈRE

Et puis, à cause de nos petits.
Mais nous vous aimons toujours, mère Mariette.

(La plupart des paysans ont allumé leurs lanternes, sont équipés pour sortir et se pressent autour de la porte sans oser la franchir.)

LE CURÉ BAYON

Mes enfants, la maison de la prière est rouverte.
Bonsoir ma brave Mariette, bonsoir ma fille,
C'est toi maintenant, hein ? qui me rendras mes visites,
Tu ne bouderas pas la maison du Bon Dieu, hein ?

(Portant sa lanterne et retroussant sa soutane, le curé Bayon montre bravement le chemin à la petite troupe qui s'en va dans la nuit.)

L'HOMME DES HAUTS *(sortant le dernier)*

Moi aussi je pars. Au revoir, Mariette, notre mère.
Mais moi c'est que j'habite loin. Et je ne te reverai pas.
Je reviendrai.
Je crois qu'il n'y a plus rien pour nous sur la terre,
Mais pour moi, il y a toi encore, toi meilleure que nous tous.

MARIETTE *(Elle est restée assise, tournée vers la cheminée, sans rien dire. Elle se lève alors, va vers l'homme, prend sa main dans les siennes.)*

Adieu, mon enfant, adieu !
Je ne suis pas meilleure qu'aucun de ceux-là,
Et il est difficile de savoir ce qui est vrai,
Et il est plus difficile encore de savoir ce qu'il faut faire.
Adieu !

(L'homme s'éloigne. Avec Mariette et ses enfants, il ne reste plus qu'un tout petit groupe autour du père Toine. Mariette reste debout devant la porte, regardant la nuit. Silence.)

LE PÈRE TOINE

Nous t'aimons toujours bien, ma pauvre Mariette.

(*Silence.*)

LE PÈRE TOINE

Tu ne réponds rien, grand'mère?
Je suis bien vieux aussi, et j'ai toujours besoin de toi.

MARIETTE

Vous êtes tous à présent comme des hommes heureux,
Comme des hommes qui veulent croire qu'ils sont heureux.
Je suis une vieille, vieille femme, à présent,
Vous ne savez pas, personne ne sait combien je suis vieille.
Ah! il y a qui pèsent sur moi
Toutes ces années de la jeunesse de ceux qui sont tombés.
Et pourtant, pourtant, ce vieux cœur
Saigne, et il est tordu de détresse et d'angoisse.

(*Silence.*)

Allons, mon père Toine, allons, vous tous,
Il faut vous en retourner vers vos maisons.
Adieu, mes enfants, adieu, et que la paix soit avec vous. Adieu!

(*Le dernier groupe s'en va, en silence, et comme si c'était Mariette qui l'ait chassé. Elle reste seule maintenant avec sa bru, et le petit, couché dans l'un des deux lits, et qui dort.*)

MARIETTE

Anne-Marie, mon enfant, vous aussi vous êtes bien lasse sans doute
Et il vous faut aller dormir.

ANNE-MARIE

Oui, grand'mère.

(*Elle se dirige vers l'escalier, monte quelques marches, mais elle s'arrête, redescend lente-*

ment, va et vient à travers la pièce, comme si elle cherchait quelque chose.
Mariette est retournée s'asseoir dans un fauteuil devant la cheminée.
Le petit s'agite dans son sommeil ; par moments, on l'entend gémir.)

Grand'mère...

(Mariette ne paraît pas entendre. Anne-Marie se rapproche d'elle.)

Grand'mère,
Je voudrais vous dire.
Vous savez comme je suis, ne causant guère.
Mais je voudrais vous dire cela ce soir,
J'ai toujours été avec vous, grand'mère.

(Mariette s'est tournée vers sa bru, lui a pris les mains dans les siennes.)

Avec vous dans l'horreur de ce massacre entre les hommes.
Avec vous quand vous pensiez
Que les hommes qui travaillent pourraient s'arranger entre eux,
Et avec vous ce soir.

MARIETTE

Ma petite fille !
Comme tu es vaillante et bonne, ma petite fille silencieuse !
Je te connais bien, va,
Tu ne fais pas plus de bruit qu'une petite chatte couleur de cendre,
Mais je sais combien tu es vaillante.
Moi non plus je ne dis pas toujours tout,
Mais je savais bien aussi
Que tu me comprenais toujours et que tu m'aimais bien.
Mon garçon n'avait pas été mauvais acheteur
Quand il t'avait amenée ici, petite chatte.

ANNE-MARIE

Et puis, il y autre chose encore.
Vous dites que je suis vaillante ; pas toujours, grand'-mère.
Il y a autre chose encore que j'ai besoin de vous dire ce soir :
J'ai peur, grand'mère, j'ai peur.

MARIETTE

O ma petite fille, tais-toi sur cela ! Tais-toi !
Non, ne dis pas. Je sais. Oh ! oui, je sais.
Tout à l'heure, quand ce pauvre vieux homme nous quittait,
J'ai eu tort de dire... Mais moi, mon enfant,
Moi, votre vieille, vieille maman, tu comprends, Anne-Marie,
Ce que je sens, c'est la douleur
De tous les pauvres enfants des hommes.
Oh ! il n'y avait rien d'autre, mon enfant, rien, je te promets,
Ma petite fille, chère, chère fille.

(Elle a attiré sa bru tout contre elle, et c'est elle à présent, la vieille grand'mère, qui cache son visage dans le tablier d'Anne-Marie. Silence.)

Que tu es menue, ma petite-Anne Marie !
Comme tu es fragile et lassée !
Toi aussi tu es bien vieille, dis, mon enfant ?

(Le petit Louison se tourne dans son lit, et gémit des mots sans suite.)

MARIETTE

Non, non, ma fille, non, il ne dit rien,
C'est son rêve, il est fiévreux, notre petit, c'est des mots sans suite.
Avec ses soucis qui sont plus lourds que son âge,
Tu comprends, et puis tout ce travail qu'il a fait,
Et puis les privations...

Mais, tu sais, il sera un vrai homme, ton petit, Anne-Marie,
Et son cœur, comme il est fort déjà !

(*Silence. Elles écoutent la respiration de l'enfant.*)

Allons, maintenant, toi aussi, va, monte.
Va dormir, chère fille, tu es brisée de fatigue.

ANNE-MARIE *(elle monte)*

Oui, grand'mère.
Mais vous aussi, il faudra vous reposer.

MARIETTE

Oui, je me reposerai. Tout à l'heure.
Je vais seulement rester un peu encore auprès du petit.
Les vieux, tu sais bien, ça n'a pas besoin de beaucoup de sommeil
Et même ça n'aime plus beaucoup le sommeil.

ANNE-MARIE *(Elle est en haut de l'escalier et ouvre la porte du grenier.)*

Bonne nuit, grand'mère.

MARIETTE

Oui, ma fille, bonne nuit.
Que la nuit nous soit bonne, et à tous.

(Mariette est seule à présent, assise dans son fauteuil, immobile et le dos tourné aux spectateurs, entre la cheminée et le lit où dort son petit-fils.

Le rideau se baisse, puis se relève presqu'aussitôt ; rien n'a changé sur la scène. Un long silence.
Puis des coups légers sont frappés à la porte, et l'on distingue plusieurs formes au dehors.)

MARIETTE *(d'une voix étouffée)*

Qui vient ?

UNE VOIX *(du dehors)*

Ouvrez, ouvrez !

MARIETTE

Qui vient ?

(La porte s'ouvre. L'homme des hauts paraît, seul. La porte reste ouverte. L'homme des hauts va vers Mariette qui s'est levée à sa rencontre, et il lui prend les mains.)

L'HOMME DES HAUTS

Mariette ! Mère Mariette,
Pauvre vieille maman, pauvre mère de nous tous,
Oh ! vous êtes vaillante, nous avons vu votre âme
Qui fut comme une lumière dans notre nuit glacée,
Maman, vieille maman, pauvre vieille,

(Il la prend par les épaules, la serre dans ses bras, comme un petit enfant qu'on voudrait empêcher de tomber.)

Entrez, garçons.

(Deux paysans entrent, portant un grand cadavre raide et terreux, qu'ils déposent sur le second lit. Au chevet, ils posent deux falots, et cette clarté blême semble sortir de la face livide du cadavre. Mariette contemple la scène avec une terreur stupéfiée ; puis, soudain, s'arrache à l'étreinte de l'homme.

MARIETTE (*dans un grand cri sourd*)

Ah ! c'est la vérité !
O mon fils premier-né !

L'HOMME DES HAUTS

Je partais. Dans les bois j'ai rencontré ces deux.
Là, tous les jours on retrouve des morts
Qu'a faits et laissés après elle cette reprise de la guerre,
La guerre qui s'en va, mais qui laisse après elle
De nouvelles flaques, de grandes flaques fraîches de sang et de douleur.
Mariette, Mariette ! Vous êtes un cœur bon et fort.
Alors, Mariette, alors nous l'avons trouvé là.

Nous l'avons reconnu. Et eux, ils ont dit : « Mais, c'est son fils ! »
O notre mère, à cause de votre force et de votre grandeur,
Nous l'avons pris et rapporté. Voilà. C'est lui.

MARIETTE

Mon enfant, mon enfant !

L'HOMME DES HAUTS

Personne ne savait plus rien de lui, depuis des mois.
Et lui, il revenait, il était en chemin vers vous,
Il arrivait, et Elle l'a pris, alors qu'il allait voir le seuil.
Elle l'a pris, alors qu'il touchait à la vie,
Voilà.

MARIETTE

Mon enfant, mon enfant !

L'HOMME DES HAUTS

Il y a celui-ci qui dort ici, grand'mère.

MARIETTE

Mon enfant, mon enfant !

L'HOMME DES HAUTS

Et il y a celle qui dort aussi là-haut
Et qui est ton enfant aussi, grand'mère.

MARIETTE

Mon enfant, mon enfant !

L'HOMME DES HAUTS

O Mariette, ô toi qui as été la plus forte et la meilleure,
Toi en qui nous croyions, toi notre mère à tous,
Souviens-toi, Mariette, et il y a aussi
Ceux qui sont morts, tous ceux tombés comme il tomba,

Et ceux qui sont partis et vont mourir encore,
Et leurs mères, et leurs femmes, et leurs fils, ceux qui vivent,
Comprends-tu ? Ceux qui vivent, souviens-toi d'eux, grand'mère,
Toi en qui nous croyions, toi qui as cru en nous.

MARIETTE

Homme d'en haut, homme fidèle,
Je me souviens de ce passé
Et tes mots ont raison peut-être,
Mais vois donc celui-ci glacé !

L'HOMME DES HAUTS

Grand'mère, c'est que la route est longue.

MARIETTE

J'en ai fait ma part, mon enfant,
Et je suis vieille et bien brisée.

L'HOMME DES HAUTS

Grand'mère, c'est que tous attendent.

MARIETTE

Mais, mon enfant, vois mon vieux cœur !
Je ne suis plus de ceux qui aident,
Je suis de ceux qui ont besoin.

L'HOMME DES HAUTS

Il y a celui-ci qui dort ici, grand'mère,
Celle qui dort là-haut, et nous tous, et les morts.

MARIETTE

Je me souviens de ce passé
Et tes mots ont raison peut-être,
O mon enfant, et vous qui m'avez apporté
Celui-ci qui n'est plus qu'un mort parmi les morts.

Enfants, la nuit bientôt va blanchir; mon vieux cœur
Se souviendra du moins que vous l'avez aidé ;
Adieu, enfants, partez, la paix soit avec vous,
Laissez-moi rester seule avec ce qui demeure.

LES TROIS HOMMES

Adieu, grand'mère.

MARIETTE

Adieu. La paix soit avec vous.

(Les trois hommes sont partis. Mariette ne retourne pas auprès du corps. Assise sur un banc près de la porte, elle regarde longuement la campagne glacée.

Cependant le petit Louison s'est levé, doucement il se glisse vers le lit où repose le cadavre de son père. Il s'agenouille, la tête appuyée, enfouie dans les couvertures. Il ne parle pas et l'on n'entend pas qu'il pleure.

A ce moment, la grand'mère se retourne et se lève. Elle aperçoit son petit-fils et va vers lui.)

MARIETTE

Mon enfant, mon enfant !

LOUISON

Grand'mère, grand'mère !

MARIETTE

Mon enfant !
Mon petit enfant qui vas être seul, seul.

LOUISON

Grand'mère, j'étais tellement sûr qu'il reviendrait !

MARIETTE

Mon petit enfant qui as une âme si vaillante.

LOUISON

Je ne dormais pas, grand'mère.
J'écoutais, quand ils sont venus.
Et j'ai compris que c'était lui,
J'ai compris, j'ai compris, grand'mère !

MARIETTE

Ne parle pas haut, mon enfant.
... Et ta maman aussi qui dort ;
Elle a besoin de ce repos.

LOUISON

Grand'mère, j'ai tout entendu :
Ne nous laisse pas seuls, grand'mère !

MARIETTE

Il y a ta maman qui dort
Et qui va s'éveiller à l'aube.

LOUISON

Ne nous laisse pas seuls, grand'mère !

MARIETTE

Comme tu es vaillant, mon enfant,
Et comme tu es déjà fort !

LOUISON

Ne nous laisse pas seuls, grand'mère !

(Mariette ramène le petit vers le lit du père. Elle s'agenouille comme lui-même était agenouillé tout à l'heure, et il s'agenouille aussi. Tous deux restent sans parler, puis elle se relève.)

MARIETTE

Un enfant tout seul au chevet d'un mort.
Il y a tant et tant de choses ici passées !

(Silence. Elle se dirige vers la porte.)

Comme il y a des choses à dire, sous le ciel !

(Elle regarde une dernière fois la scène.)

Mon enfant, mon enfant, ne te retourne pas... Il dort !

(Elle est devant la porte, comme si elle s'apprêtait à sortir. Puis elle revient lentement et se rassied.)

Je ne peux pas... Je ne sais plus...

(Elle va vers le lit du mort, près de l'enfant endormi.)

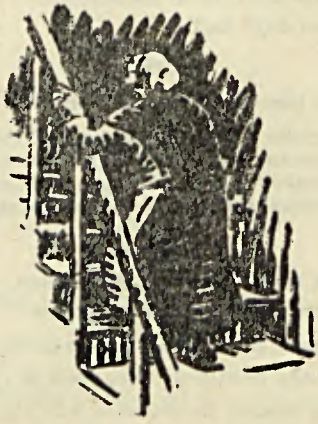
Je suis si vieille, presque dans la mort, moi aussi.
Eux, pourront-ils revivre ?
Et est-ce que je peux encore les aider ?
Dis-moi, toi qui es mort.

(Silence. Le jour commence à naître.
La vieille femme se penche vers l'enfant, le relève, et le portant à demi, l'étend dans son lit. Elle le contemple un instant.)

Dors. Tu vivras. Nous t'aiderons.

(Puis elle monte l'escalier, heurte à la porte du grenier, et appelle, d'une voix un peu étouffée.)

Anne-Marie... Anne-Marie... Lève-toi, le jour vient. C'est l'heure. Lève-toi.



IMPRIMERIE NOUVELLE L'AVENIR
:: :: Association ouvrière :: ::
4, rue du Pont-Cizeau, 4
1 et 3, rue du Rivage
Téléphone 3-31
- NEVERS -

: : : DERNIÈRES PUBLICATIONS : : :

DES

Éditions "CLARTÉ"

16, Rue Jacques-Callot

.... PARIS (VI^e^) ....

Henri BARBUSSE. — *La Lueur dans l'Abîme*..... (20^e^ mille).	3f 50
— *Le Couteau entre les Dents*.. (10^e^ mille).	3 »
Armand BOUR. — *La Foi nouvelle* (pièce en 4 actes).....	4 50
La Commune de Paris, préface de ZINOVIEV et 32 hors textes documentaires ..... (6^e^ mille).	5 »
Les Crucifiés, 14 dessins de A. GALBEZ, préface de Victor CYRIL..... (15^e^ mille).	1 50
Gustave DUPIN. — *Les Robinsons de la Paix* (roman).....	4 50
GOUTTENOIRE DE TOURY. — *Poincaré a-t-il voulu la guerre?* (6^e^ mille).	4 50
Raymond LEFEBVRE. — *Esquisse du Mouvement communiste en France*.....	» 60
— — *La Révolution ou la Mort* (10^e^ mille).	1 25
— — *L'Eponge de vinaigre*	3 »
Henry MARX. — *L'Enfant Maître* (pièce en 3 actes).....	5 »
Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste.....	» 50
E.-D. MOREL. — *La Genèse diplomatique de la Guerre*, préface de DEMARTIAL.....	1 »
Noël GARNIER. — *Place Clichy*, poèmes (ornés de 6 bois gravés de G. AUCOUTURIER	6 50
Henry TORRÈS. — *Histoire d'un Complot*, préface de SÉVERINE (50^e^ mille).	» 25
P. VAILLANT-COUTURIER. — *A ceux des Champs*.. (30^e^ mille)	» 50
— *Treize Danses macabres* (poèmes illustrés de 14 dessins de Jean d'ESPOUY)	6 »
VAILLANT-COUTURIER et PICARD LE DOUX. — *Jean sans Pain* (histoire pour tous les enfants).....	15 »

CONFÉRENCES " CLARTÉ "

M. FOURRIER. — *L'Offensive du 16 Avril 1917*	1 50
— *La Débâcle financière*	1 50
GOUTTENOIRE DE TOURY. — *La Politique russe de Poincaré*....	1 50
MORIZET. — *De l'incapacité des militaires à faire la guerre*...	1 50
PAUL-LOUIS. — *Le Chaos mondial*	1 50
— *Le Mensonge de la Paix*.....	1 50
A.-H. PEVET. — *Les Traités. — Ce qu'étaient les systèmes d'alliance avant 1914*.....	1 50
Gabriel REUILLARD. — *Les Rapports franco-allemands de 1870 à 1914*. (Le Crime capitaliste).....	1 50
Ch. RAPPOPORT. — *Causes occasionnelles et permanentes de Guerre*.....	1 50
Oscar BLOCH. — *La Guerre aurait-elle pu finir plus tôt?*.....	1 50

Prix : 5 fr. 50

cm 1 2 3 4 5 6 unesp 8 9 10 11 12 13